

À COUTEAUX TIRÉS



Couverture et illustrations : hannef
alloé.

À Couteaux Tirés

écrit dans le cadre d'alloé
roman collaboratif en 48 heures.

<https://alloe.fr>

À Couteaux Tirés

Publié le 04 novembre 2021

v1.0

Auteurs :

Lou Pavilla, Bubphie, Judith Endrès, Michelessi, Didier Moreau, Priam Demy, Xavier, Alice Ash, hannef, NATALIA, Chloé, Christine Bouillon

Couverture : hannef

Scénario et découpage : Mathieu Nicolas

<https://mathieunicolas.net>

Alloé pour **Allez**, on écrit :

<https://alloe.fr>

projet créé dans le cadre de l'asso **Nuit des Marmites** :

<https://nuitdesmarmites.fr>

—

Idée inspirée librement du **Novel in a Day** :

<https://novelinaday.com>

Projet mené grâce au logiciel Scrivener 3 (macOS & Windows) :

<https://www.literatureandlatte.com/scrivener/>



À Couteaux Tirés

Publié le 03 novembre 2021



Le présent ouvrage est distribué sous licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0.

Ce qui signifie que vous êtes autorisés à **Partager** – copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats, selon les conditions suivantes :

- **Attribution** – Vous devez créditer l'Oeuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Oeuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Oeuvre.
- **Pas d'Utilisation Commerciale** – Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette Oeuvre, tout ou partie du matériel la composant.
- **Pas de modifications** – Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du matériel composant l'Oeuvre originale, vous n'êtes pas autorisé à distribuer ou mettre à disposition l'Oeuvre modifiée.
- **Pas de restrictions complémentaires** – Vous n'êtes pas autorisé à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser l'Oeuvre dans les conditions décrites par la licence.

Chaque auteur demeure propriétaire de sa propre production dans le cadre de ce projet.

À Couteaux Tirés

À Couteaux Tirés

Chapitre 1 — *Lou Pavilla* (page 2)

Chapitre 2 — *Bubphie* (page 13)

Chapitre 3 — *Judith Endrès* (page 18)

Chapitre 4 — *Michelessi* (page 26)

Chapitre 5 — *Didier Moreau* (page 30)

Chapitre 6 — *Priam Demy* (page 36)

Chapitre 7 — *Xavier* (page 43)

Chapitre 8 — *Alice Ash* (page 46)

Chapitre 9 — *hannef* (page 50)

Chapitre 10 — *NATALIA* (page 56)

Chapitre 11 — *Chloé* (page 59)

Les Aventures du Couteau

Trente-trois coups — *Christine Bouillon* (page 64)

Son dernier fourreau — *Alice Ash* (page 68)

Périple — *Bubphie* (page 70)

À Couteaux Tirés

Histoire principale

Chapitre 1

Lou Pavilla

Ce n'est d'abord qu'un frisson métallique, un picotis diffus qui lui mordille le dos et la mitre. Un frémissement glacé qui le tire de son sommeil raide et gelé. Puis c'est un tressaillement irrépressible qui l'ébranle, de la pointe au talon, et le tire tout à fait de son apathie.

Il s'ébroue et tente confusément de rassembler les bribes de sa conscience. Mais c'est peine perdue, ses pensées sont autant d'oiseaux échappés d'une cage en fer, elles s'élancent hors de portée en lançant des trilles cliquetantes.

Didier bâille à s'en décrocher la mâchoire, renversé sur le canapé, et caresse la main de sa femme installée contre lui. Il se souvient encore de ses années d'université, où tous disaient qu'ils finiraient par se lasser de leurs compagnons respectifs... mais même après tout ce temps, Didier est toujours aussi émerveillé quand il se réveille à ses côtés. Il aime jusqu'au reflet que le soleil laisse dans ses cheveux, et sur ses joues rondes. Marie lève les yeux sur lui et il lui embrasse affectueusement le front. Il ne se sent jamais autant à sa place que lors de ces après-midi où il peut dormir sur le canapé, Marie blottie dans ses bras à regarder une énième série télé.

— Où sont les garçons ? Marmonne-t-il dans les cheveux de sa femme.

Marie s'étire, avant de lui répondre :

— Je les ai envoyés chercher des pizzas.

— Tom va encore nous ramener une pizza à l'ananas, maugrée Didier, amusé malgré son air bougon.

— Au moins, nous serons prêts pour la nuit de l'horreur, relativise Marie, arborant elle aussi une moue renfrognée.

Ils échangent un regard dégoûté avant d'éclater de rire. Les extravagances culinaires de Tom sont davantage un sujet de plaisanterie que de brimades ; leur cadet a le chic pour les associations alimentaires pour le moins... improbables, si bien que c'est devenu une sorte de plaisanterie pour eux quatre, tout comme la passion non dissimulée de Didier pour les films romantiques.

Il s'apprête d'ailleurs à ajouter quelque chose, mais un bruit de clef leur fait tourner la tête vers l'entrée. Les deux adolescents font alors leur apparition, les bras chargés de cartons tachés d'huile.

— Ne dis rien ! Ordonne Alex à son frère, en riant. J'ai parié qu'ils ne trouveraient pas.

— Qu'ils ne trouveraient pas quoi ? Demande sa mère, les yeux plissés.

— Devinez ce que Tom a demandé sur sa pizza ?

Marie jette un coup d'œil faussement alarmé à son mari, attirant des gloussements de la part des deux adolescents.

— De... l'ananas ?

— Perdu ! Et toi, Papa ?

Didier hausse les épaules. Il a beau connaître son fils comme le dos de sa propre main, il n'a aucune idée de ce que pourrait être sa dernière facétie.

— Des anchois ? Propose-t-il sans trop y croire.

— Perdu aussi ! Renchérit Alex, avant de se tourner vers son cadet. Tu feras la vaisselle cette semaine, Tom.

— Chéri ? Qu'est-ce que...

— Des kiwis ! Claironne fièrement Tom.

— Oh Seigneur, soupire Marie.

— Si nous sommes hantés pour Halloween, je parie sur une bande de pizzaïolos décédés, ajoute Didier sur le même ton.

Les deux jeunes garçons viennent déposer les quelques cartons sur la table basse, et Marie, après avoir embrassé les enfants, soulève les différents couvercles avec une lenteur circonspecte. Par dessus son épaule, Didier voit l'une des pizzas constellée de disques verts. Des kiwis... Tom ne leur aura rien épargné. Il attire leur cadet dans ses bras et lui ébouriffe gentiment les cheveux :

— Ne compte pas sur moi pour y goûter, lui glisse-t-il à l'oreille.

— Ça en fera plus pour moi, réplique l'enfant d'une voix chantante.

Marie pince gentiment la joue de leur jeune fils :

— J'espère que ça se congèle.

Alex ouvre le carton de la pizza royale et fait mine d'en attraper une tranche avant de s'interrompre :

— Je vais chercher un couteau ! Avertit l'aîné en détalant vers la cuisine.

— Et des assiettes ! Renchérit Tom en filant derrière lui.

— Et lavez vous les mains ! Insiste Marie.

Elle se rassoit contre son mari, un sourire joyeux sur ses jolies lèvres.

— Des kiwis, songe-t-elle à voix haute. Et quand je pense qu'il fallait l'amadouer pour de la purée de carotte dans sa chaise haute...

Des gouttes d'eau achèvent de le ramener à la raison. C'est à peine s'il perçoit l'odeur familière du sang. L'horreur filtre jusqu'à lui, par nappes de brouillard délavé, trop faible pour le revigorer tout à fait, mais tout de même assez entêtante pour le mettre en appétit. La faim est un gouffre qui le creuse impitoyablement, il est si affamé qu'il se sent vide. De ses formidables talents ne lui reste que des capacités vaseuses, tellement pitoyable en comparaison de ce qu'il pouvait faire jadis.

Il ne se sent pas à son aise ici. Il aimait mieux le temps où il habitait chez cet étrange boucher, qui débitait aussi bien les femmes que les enfants. La violence crue habitait chacun de ses gestes, hantait chaque infime mouvement de ses doigts. Il pouvait s'en repaître à volonté. Même cette vieille dame solitaire savait le nourrir au fur et à mesure des pages qu'elle noircissait d'encre et d'intrigues plus sombres encore. Mais à présent, le monde a perdu de sa saveur, les hommes se sont assagis et des massacres passés ne demeure qu'un léger fumet de sang.

Tout aurait été préférable à ce vulgaire tiroir qu'il partage avec d'autres couteaux sans âme ; ce tiroir où il se perd au point qu'il ne parvient à s'éveiller qu'une seule fois par an, et de plus en plus difficilement. Qui sait si, au prochain Halloween, il ne sera plus qu'un bout de métal inerte, déserté de toute la magie de sang qu'il avait déchaîné ?

S'il veut survivre, il a besoin de plus. De beaucoup plus.

— Beaucoup plus de sauce piquante ! Clame Tom avec enthousiasme.

Didier presse le petit sachet de sauce avec un demi-sourire. De l'huile pimentée sur des kiwis... Peut-être qu'ils auraient dû mélanger de l'harissa à ses pots de bébé...

Alex, assis contre les jambes de sa mère, agite alors la main pour en réclamer à son tour.

— Je peux mettre un film ? S'enquit-il, la bouche à moitié pleine.

Un film ? Voilà l'occasion parfaite. À défaut de me nourrir d'eux, j'aurai quelque chose à grappiller, qu'importe s'il me faut gratter la vase, pourvu qu'il me reste quelque chose à laquelle me raccrocher.

Le couteau se tend vers le salon de toutes ses maigres forces.

— Écoute moi, enfant.

— Un film d'horreur ? Vraiment ?

Alex devine à la voix de sa mère qu'elle n'approuve pas son choix. Du coin de l'œil, il remarque alors que son petit frère vient de s'allonger sur le canapé d'angle, et qu'il n'a pas enlevé ses chaussures. Eh bien sûr, ni leur père, ni leur mère, ne relève. Des fois, il aimerait que ses parents soient un peu plus sévères avec son frère ; Tom a beau être adorable, il a parfois d'affreuses manières.

— J'aime pas celui-là, se plaint Tom.

— Mais moi si, se défend Alex.

Il ne saurait l'expliquer, mais il se sent comme... empli de venin à l'égard de son cadet. Pourquoi devrait-il changer ses goûts pour son frère ? C'est déjà bien assez qu'il traîne tout le temps sur ses talons - même pour acheter des fichues pizzas, Tom s'est senti obligé de le coller et de...

Alex se secoue. Il a bien le sentiment d'être injuste, il adore son frère, alors pourquoi...

— Alex ?

Il veut fuir, s'éloigner de lui-même, de sa famille. Il a l'impression que quelque chose de malsain est en train de ramper sur sa peau, le corrompant lentement mais sûrement.

— Je vais chercher du coca dans le frigo, marmonne-t-il en se relevant.

Le temps qu'il se calme puis fasse l'aller-retour, le film a déjà commencé et Tom, pour tromper l'ennui, se distrait sur son téléphone. L'écran projette sur son visage des ombres livides, bleutées, qui lui donnent par moment l'air d'un cadavre.

Voilà. C'est très bien. Continue mon agneau.

Le couteau s'agrippe au début d'irritation qu'il sent naître chez le garçon ; il se tend vers elle, pareil à une fleur penchant vers le soleil, et la distille pour en extraire toute la haine dont il peut se repaître.

Alex se rassoit après avoir rempli tous les verres de soda, la tête posée sur les genoux de sa mère. Sa mauvaise humeur grandit, obscurcissant son esprit comme un gros nuage noir. Tom n'est pas totalement à blâmer, les vrais responsables sont leurs parents, se dit-il. Des fois, j'aimerais qu'ils soient...

Morts. Tu aimerais qu'ils soient morts, lui suggère le couteau.

Une violence froide emplit l'esprit du garçon. Mais il est encore trop pur, trop jeune, pour vraiment faire preuve de haine. Ce n'est pas assez. Il a besoin de cette colère, de cette rage meurtrière qui teinte le monde d'écarlate... et le garçon n'est pas suffisant. Le couteau s'ébroue, cliquetant contre les parois du tiroir. Son vieux manche cogne contre une pique à viande. S'il pouvait les pousser à tous s'entre-tuer... à cette idée, un rire métallique lui échappe. Il imagine le sang dégoulinant le long des murs, gouttant sur les tapis, tandis que les parents s'entre-déchirent au-dessus des cadavres encore chauds de leur si tendre progéniture. Il sent presque le goût de la viande crue, la chaleur de leurs entrailles glissant sur son fil et cognant contre sa garde. Il en frissonne de plaisir.

Non, décidément, le garçon n'est pas suffisant.

Tom laisse échapper un rot discret derrière sa main. Ce simple bruit énerve Didier. L'a-t-il donc si mal élevé ? Il fusille l'adolescent du regard, inexplicablement agacé par son attitude. Mais le garçon se contente de s'essuyer la bouche, les yeux fixés sur son téléphone. Didier reconnaît presque aussitôt l'interface. Snapchat. Il regrette vraiment de lui avoir acheté un téléphone, il est toujours glué à l'écran, ses yeux éteints reflétant la lueur vitreuse des applications. Même pendant le repas, qui est pourtant un moment dédié à la famille, Tom préfère être sur son jouet au lieu de partager un moment avec eux.

— Tom, appelle-t-il.

Il s'efforce de faire preuve de patience – il a été un adolescent lui aussi, il sait que ce n'est pas toujours par mauvaise volonté que les enfants ne répondent pas dans l'instant – mais leur cadet ne relève même pas les yeux. Depuis quand Tom est-il aussi insolent ?

— Tom, répète-t-il, un peu plus fort.

— Laisse-le tranquille, soupire Marie.

Le laisser... tranquille ? Pour quoi donc ? Pour qu'il prenne de mauvaises habitudes ? Pour qu'il se croit tout permis ? Pour qu'il ignore son père sans faire face aux conséquences ? Bon sang et Marie qui lui passe tout. Pourquoi ne le soutient-elle pas, au lieu de lui recommander de laisser leur fils agir à sa guise ? Agacé qu'elle n'intervienne pas à son tour pour solliciter Tom, il se redresse et se dégage de l'étreinte de sa femme :

— Ne te mêle pas de ça, gronde l'homme.

Il se tourne tout entier vers Tom, mais Marie le retient par le bras.

— Excuse-moi ? Demande-t-elle d'une voix douce.

Mais il ne se laisse pas piéger par sa douceur. Il la connaît, il sait qu'elle cache de bonnes dents derrière son sourire. Dents qu'elle n'hésitera pas à aiguïser sur lui s'il lui répond. Comme d'habitude, elle excuse tout à Tom, elle pardonne tout à Tom, et leur cadet se fait de plus en plus irrespectueux. D'une bourrade, il déloge sa main et se décale à l'autre bout du canapé. Les si jolis yeux de sa femme brillent d'une hostilité sans retenue. Elle peut bien être vexée, il s'en moque. D'ailleurs, elle...

Le mérite. Elle mérite tout ce qui va lui arriver.

Didier fulmine en silence, mais, pour ne pas commencer une dispute, il serre les mâchoires et se concentre sur le film. A l'écran, une jolie blonde s'efforce de courir avec ses talons aiguilles, mais un homme masqué la rattrape et la cloue au sol. Didier ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction sadique en la voyant se faire égorger, une joie sauvage qui irradie dans tout son corps et le revigore. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait, elle était sûrement une insupportable petite pimbêche qui rotait à tout va sans jamais s'excuser. Le sang qui dégouline sur sa poitrine rebondie lui dessine un joli collier de rubis. Pendant un instant, tandis que la pauvre fille convulse sous son assassin, Didier se sent presque en paix. Il jette un coup d'œil de côté, mais sa garce de femme l'ignore superbement. Il déteste quand elle prend ses grands airs, comme si elle était supérieure, meilleure que lui, cela lui donne envie de la gifler. Elle ne pourrait même pas résister, s'il s'en prenait à elle. La soirée avait si bien commencé, et il a fallu qu'elle gâche tout. Il s' imagine passer ses larges mains autour du cou de sa femme, et serrer. Ses joues rondes prendraient une teinte écarlate, puis bleutée. Les vaisseaux de ses yeux

éclateraient, plongeant ses iris dans une mer de sang. Entouré de longs cils noirs, ses yeux morts ressembleraient alors à de charmantes araignées.

Splendide, n'est-ce-pas ? L'aiguillonne le couteau.

Didier est la cible rêvée. Il n'est pas mauvais, mais il a eu des années pour accumuler des frustrations. Il a eu des années pour se gorger de colère et de violence. Il suffit juste que le couteau lui donne un coupable tout désigné, qu'il le pousse à s'en prendre injustement à ceux qu'il aime plus que tout au monde... Didier... ou quelqu'un d'autre.

— Tom, grogne Didier. Lève les yeux mon garçon.

— Tu fais chier, rétorque l'adolescent, sans obéir pour autant.

Pendant un instant, Didier croit avoir mal entendu. Il croit avoir halluciné. Tom n'aurait pas osé...

— Pardon ?

Mais l'enfant ne lui répond pas, absorbé par son maudit snapchat. Excédé, Didier l'attrape par le bras, et Tom, en voulant se dégager, renverse son verre sur les coussins.

— Regarde ce que tu fais ! Lui crie Didier.

Et c'est parti. Pense à combien tu le détestes. Pense à combien tu le hais. Pense à ce que tu lui ferais, si rien ne te l'interdisait, suggère le couteau d'une voix douceuse. Et rien ne te l'interdit plus. Tu es libre de faire ce que tu veux. Fais lui ce que tu veux.

Il frétille d'impatience, à l'idée que l'un des membres de la famille s'empare de lui pour transformer le salon en abattoir.

— C'est pas moi ! Hurle Tom, de sa voix haut perchée d'adolescent en colère. J'ai rien fait ! C'est parce que tu...

— Parce que je ? Parce que je quoi ? Beugle Didier, rouge de couleur, tout en secouant l'adolescent par le bras.

— Ferme ta gueule !

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il se redresse et force l'adolescent à se mettre sur ses deux pieds.

— Je vais t'apprendre le respect, moi !

— Didier ! Non ! Crie Marie pour le ramener à la raison.

Elle tend les mains pour l'attraper et l'empêcher de s'en prendre à son cadet, mais il la repousse violemment. Elle trébuche sur Alex et tombe sur l'accoudoir du canapé en poussant une plainte.

— Papa !

N'ont-ils donc aucune considération ? Tom mérite une punition, et depuis longtemps. Il gifle leur cadet avant que quiconque ait eu le temps de s'interposer, et savoure le bruit sec, caractéristique, de la chair qui heurte la chair. Un filet vermeil goutte au coin de la bouche tuméfiée de l'enfant et sa joue porte l'empreinte rosée de sa main ; si nette qu'il distingue parfaitement chacun de ses doigts. Il a envie de recommencer, de couvrir le visage de leur cadet de bleus, pour qu'il apprenne et le respecte enfin.

Es-tu si lâche que tu laisserais ton père battre ton frère et ta mère ? Provoque le couteau.

Il s'amuse terriblement. Les pouls se sont emballés, tonnant comme les sabots d'un troupeau de chevaux sauvages lancés au galop. Il les bouscule, alimente les brasiers de leurs colères qui brillent comme des petits soleils et se réchauffe aux rayons de leur animosité. L'odeur de la mort flotte dans l'air, dense et bourdonnante, comme un essaim d'abeille. Comparé aux fades petits sursauts de colère qu'il parvenait à susciter en début de soirée, ce déversement de haine est un vrai festin. Il se sent revivre.

— Papa ! S'écrie Alex en se glissant devant son frère, lui faisant rempart de son corps

L'homme massif qui lui fait face n'est plus son père, c'est un monstre, une créature obscène aux yeux carmins. Un homme qui frappe ses enfants ne mérite pas d'être appelé un homme. Il ne mérite rien, sinon la mort.

— Dégage ! Lui intime l'immonde créature. T'en mêle pas.

— Tu vas faire quoi ? Le frapper encore ? Grogne Alex en serrant les poings. Je ne te laisserai pas faire !

Il relève le menton, bien décidé à ne pas se laisser intimider par l'être bestial qui se dresse devant lui. Au moindre geste hostile, il lui fracassera le crâne sur un accoudoir. Il l'a vu faire à la télévision, il imagine sans peine la cervelle et le sang aspergeant les coussins et la table basse.

— Comment oses-tu ? Crie alors leur mère.

Marie ressemble à une harpie, les traits tirés et les mains refermées comme des serres.

— *C'est la nuit des monstres, ricane le couteau.*

Il n'est toujours pas rassasié. Il a eu suffisamment de violence pour reprendre des forces, mais il ne peut renoncer au plaisir pervers d'en provoquer un peu plus. Il en veut encore plus. Toujours plus.

Et si Didier fait mine de s'en prendre à nouveau à ses enfants, Marie lui explosera le nez à coup de poings. Elle veut voir son sang couler. Il a frappé ses enfants, il s'en est pris à ses enfants à elle. Il n'en a pas le droit ! Elle le repousse loin d'Alex, terriblement énervée. Décidément, ce soir, les trois hommes de sa vie l'agacent.

Didier, parce qu'en plus d'être stupide, il vient d'ajouter violent à la liste. Elle savait qu'elle aurait pu trouver mieux, qu'elle s'était rabaissée avec ce mariage, mais elle est encore plus irritée de se rendre compte à quel point ses standards sont pitoyables. Elle envie presque cette femme, dans la série qu'elle regardait, qui avait assassiné son mari et lui avait fait couler une dalle en ciment sur le coin de la figure. Si elle s'était débarrassée de Didier, elle aurait pu enfin s'assumer comme femme et arrêter de vivre dans la honte d'avoir épousé un tel déchet. Mais ce n'est pas trop tard. Et après tout, elle voulait refaire la terrasse. Si elle le tue ce soir, qu'elle lui bourre la figure de coups et qu'elle lui arrache les yeux avant de le poignarder, elle n'aura qu'à l'enterrer dans le jardin.

Alex, parce que comme d'habitude, il est le préféré de son mari. Il aurait dû le frapper, lui aussi. Didier aurait dû le lasser, briser ses petites côtes tendres et le laisser exsangue sur le tapis. Il aurait dû le rouer de coup, jusqu'à ce qu'il crache du sang et s'évanouisse. Mais comme d'habitude, Didier préfère s'en prendre à Tom. Alex est un saint, personne ne trouve jamais rien à redire, comme s'il était parfait, lisse et sans défaut. Mais Marie l'a expulsé de ses propres entrailles, ce fruit a grandi dans ses viscères, c'est bien pour cela qu'elle sait qu'il est pourri.

Et Tom. Jamais Marie n'a vu d'enfants aussi lâche et sournois. Pourquoi ne s'est-il pas défendu contre son père ? Pourquoi n'a-t-il pas répliqué ? Tout ce qu'il sait faire, c'est chouiner.

Prise d'une pulsion irrépressible, Marie se rue à la cuisine. Elle n'en peut plus. Elle a besoin de quelque chose... n'importe quoi, un couteau à viande, une feuille de boucher, une scie à os... Il faut qu'elle se débarrasse d'eux tous. Il faut qu'elle les tue. Qu'elle les élimine maintenant, et qu'elle les fasse disparaître de la surface de la... Elle s'immobilise soudain dans l'encadrement de la porte. Les carreaux froids sous ses pieds la ramènent brutalement à la réalité.

— Mais... qu'est-ce qui m'arrive, s'interroge-t-elle.

Sa voix tremble, disputée par des restes de sa colère meurtrière et de son horreur grandissante. Comment pourrait-elle... comment a-t-elle pu penser une chose pareille ? Tuer Didier, et leurs enfants ? Comment a-t-elle pu s'en convaincre ?

Les yeux écarquillés, elle plaque ses mains sur ses oreilles, comme pour empêcher une voix inaudible d'y murmurer. Elle a voulu...

Rabat-joie.

Tuer ses propres enfants. Didier a l'impression que l'air vient à lui manquer. Il était prêt à massacrer ses enfants de ses propres mains. Ses précieux enfants, ses bébés à peine capables de marcher. Comment a-t-il pu... comment... La culpabilité le dévore, plus acharnée qu'un chien efflanqué rongant un os. Un coup de crocs vicieux lui fait flageoler les genoux quand il remarque la joue rouge de Tom.

C'est moi ? Qui ai fait ça ? Songe-t-il, complètement ahuri.

Dégoûté, le couteau cesse de se tendre vers les esprits tourmentés en prenant bien soin de se gorger des restes de colère qui parfument l'air. Ils sont revenus à eux, ils ne l'écouteront plus désormais et leurs sentiments sont inutiles. Il a besoin de violence, d'êtres sans foi ni lois prêt à se déchirer la gorge à coup de dents, pas de loques occupées à s'apitoyer sur leur sort. S'il voulait les soumettre à nouveau, il devrait utiliser ses pouvoirs, et il préfère les conserver pour quelque chose de plus intéressant. Retisser des liens jusqu'à leur subconscient pour manipuler leur pulsion lui prendrait trop de temps, pour une compensation médiocre. Pousser une gentille famille à s'entre-tuer n'est qu'un pâle amusement, en comparaison de ce qu'il pourrait faire de

ses talents. De toute façon, il ne compte pas s'attarder ici. Il a d'autres choses, bien plus divertissantes, à faire, aussi partira-t-il dès demain.

Cela lui a pris du temps de recouvrer toute sa lucidité, mais il sait à présent que quelqu'un le recherche. Quelqu'un veut s'emparer de lui. Et il n'est pas encore certain de devoir laisser cette créature agir à sa guise.

Chapitre 2

Bubphie

Derrière ses grosses lunettes, Stéphane regarde pour la cinquième fois sa montre, 10h, bien trop tôt pour quitter le bureau, pourtant il le faudrait. Le 30 octobre et toujours aucune trace du couteau. Il a réussi à être discret cette année mais quelque chose lui dit qu'il prépare un sale coup. Tout son corps lui crie que cette année sera particulièrement sanglante. C'est bizarre de penser qu'un couteau peut préparer un sale coup mais c'est devenu son lot annuel.

Il sent sa jambe tressauter sous l'impatience de pouvoir enfin quitter le travail, vérifier les journaux et partir en chasse en espérant que cette année soit la dernière, qu'enfin il trouve le moyen de le rendre inoffensif.

On frappe, tous ses muscles se tendent, il est prêt à bondir. Il n'a pas le temps de dire quoi que soit que...

— Alors Stéphane, comment ça va aujourd'hui ? Et bien tu en fais une tête, toi qui es si calme d'habitude...

Monique est bien gentille, mais elle a l'art et la manière de lui faire peur, surtout aujourd'hui. Il la regarde et se dit que ce petit bout de femme noyé sous ses couches de vêtements bariolés finira par avoir sa peau.

— Bof, c'est pas vraiment mon jour...

Il tente un sourire mais ce n'est pas très convaincant.

— Je m'en suis douté. Tu as pensé à l'anniversaire de Bastien ?

— ...

Et merde, ce que je peux être nul comme père.

Le rire tonitruant de Monique résonne, faisant danser les araignées qui pendent à ses oreilles.

— Je commence à te connaître mon petit Stéphane !

Elle sort un paquet de derrière son dos avec un petit sourire en coin mais un regard qui en dit long sur toute l'affection qu'elle peut porter à Bastien et la tristesse avec laquelle elle constate à chaque fois le manque d'intérêt de son collègue pour son fils.

— C'est le hachoir professionnel qu'il voulait. Enfin, il ne m'a pas vraiment dit qu'il le voulait mais j'ai bien vu qu'il l'avait repéré la dernière fois qu'il est passé au magasin. Il va encore pouvoir te préparer plein de bons petits plats.

Elle se lèche les babines.

— Il faudra que je passe un de ces soirs, il est doué le petit et je suis volontaire pour toutes ses expériences culinaires.

— Merci Monique.

Après un petit déjeuner de bonnes crêpes d'après la fameuse recette de Monique et de la confiture fait maison qu'elle lui a donnée l'autre jour, Bastien vérifie une dernière fois sa liste de courses. Il est prêt pour aller chercher les derniers ingrédients qui lui manquent pour son repas d'anniversaire. Il aime aller faire son marché, les commerçants le connaissent bien, ils ont toujours un petit mot gentil ou une nouveauté à déguster.

Sur le chemin, Bastien repense à toutes ses heures passées à traîner dans les rayons de la boutique d'électroménager en attendant que son père finisse ses journées. Monique lui racontant à quoi tous ses engins peuvent bien servir. Finalement, sa passion pour la cuisine vient sans doute de là, une façon détournée de créer un lien avec un père à l'esprit trop occupé. Heureusement qu'elle est là Monique, elle adoucit un peu la douleur de l'absence d'une mère qu'il n'a jamais pu connaître. Son père ne parle jamais d'elle, il n'y a aucune photo ni même aucune trace de son existence chez eux. Il ne sait pas si elle aussi était grande et fine, si elle aussi était brune, si elle aussi avait besoin de lunettes ou si elle aussi aimait cuisiner, il sait juste qu'elle est décédée peu après sa naissance, c'est peu quand on a 12 ans.

Bastien rentre chez lui le panier plus rempli que prévu, ils ont tous pensé à son anniversaire. Il va pouvoir faire un festin de roi et refaire ce dessert qui lui a valu le premier compliment de son père.

Mince, les journaux pour papa !!! Un peu plus et je risquais de gâcher le dîner, je suis sûr qu'il serait devenu fou si j'avais oublié, surtout aujourd'hui.

Il pose son panier sur la table de la cuisine et ressort aussitôt.

16h30. Stéphane bondit de son siège, il a vraiment un mauvais pressentiment. Il n'a pas le temps de quitter son bureau que M. Cardigan, le directeur du magasin, lui tombe dessus.

— Stéphane c'est terrible ! Quand nos clients vont sur notre site internet, ils tombent directement sur celui de notre concurrent, on ne peut pas laisser ça comme ça tout le week-end. Il faut que tu t'en occupes avant de partir !

De toute la hauteur de son corps dégingandé, Stéphane regarde le crâne de son patron suer de panique et lutte contre lui-même pour garder son calme. Ce n'était pas le moment. Stéphane se met au travail directement, s'il s'y prend bien, ça ne devrait pas lui prendre trop de temps.

Deux heures plus tard, Stéphane quitte enfin le travail, maudissant tous les directeurs de magasins d'électroménager de la planète. Il fonce en direction de sa maison, le cœur prêt à exploser, vraiment ce mauvais pressentiment ne le quitte pas.

Il ne supporte pas de se voir dans cet état de stress, vivement la fin des vacances de la Toussaint qu'il retrouve sa routine.

18h35. Stéphane monte dans sa voiture et démarre en trombe. Il est plus que temps qu'il arrive chez lui.

Mais c'est pas vrai ! Il arrive toujours à trouver le moyen de se faire voler, embarquer, retrouver. Merde ce n'est qu'un couteau, on devrait pouvoir l'enfermer dans un coin et oublier son existence. Mais non, il ressort au grand jour encore et encore. On a bien essayé, mon père et moi, il y a longtemps, d'enfermer cette chose dans un coffre que l'on a ensuite balancé au fond de l'océan. Mais comme par hasard, trois jours avant Halloween, le coffre a été ramené à terre. Le pêcheur était tout fier de sa trouvaille à ce qu'on m'a dit, c'est vrai que c'est du bel ouvrage, pauvre homme... Il n'a pas fallu longtemps avant qu'il ne tue toute sa famille et réussisse à poignarder deux flics avant qu'un autre ne l'abatte. Personne n'a rien compris à ce qui avait bien pu pousser cet homme à de tels actes. Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir inventer cette année, ce maudit bout de ferraille ? J'espère que Bastien a bien pensé aux journaux, je dois absolument trouver des indices pour récupérer cet objet maudit et le neutraliser une bonne fois pour toute. J'espère que cette année c'est la bonne, comme ça je n'aurai pas besoin de plus impliquer Bastien. Plus que la mission de ma lignée, je dois continuer le travail de mon père et surtout, je dois venger Sarah... Ma Sarah, douze ans que tu es partie et tu me manques toujours autant.

Au menu, petit pain surprise au curry japonais et gâteau à la citrouille qui sera accompagné d'un bon chocolat chaud relevé d'une pointe de piment. Bastien est fier de lui, tout a l'air parfaitement réussi. Il soupire en regardant la montagne de vaisselle qu'il a accumulée dans l'évier mais le jeu en valait la chandelle. Les mains dans l'eau chaude, il espère que son père aussi sera fier de lui. Sa tâche accomplie, il a juste le temps de mettre la table avant que Stéphane rentre du travail. Bastien lui trouve l'air plus nerveux que les autres années.

Bon ce n'est pas encore cette fois que mes rapports avec papa vont s'améliorer...

Sans jeter un coup d'œil à la table de fête ni même à son fils, Stéphane range sa mallette dans l'entrée, pose sa veste, se déchausse. Machinalement il se dirige vers le frigo et attrape une bière.

— Alors ? Tu as repéré quelque chose dans les journaux ?

— Bonsoir 'pa, tu veux pas te poser à table ? J'ai tout préparé, tu vas voir ça va être bon...

— T'as trouvé le Popu ? Le Monde ? La Gazette Drouot ? La Passion des couteaux ?

Stéphane commence à s'impatisser, il fouille dans le tas de journaux qui est posé sur la table basse.

— Mais y'a pas la Gazette Drouot ! Et Couteaux Magazine, il est où ?!

— Mais papa, s'il te plaît...

Commence Bastien qui essaye de ne pas se laisser submerger par les émotions.

— On pourrait manger d'abord, non ? Et après j'ai fait mon gâteau, je pourrais enfin souffler mes bougies ?

— C'est le pire moment Bastien, tu le sais ! Pourquoi tu n'as pas tous les journaux que je t'ai demandé ? Tu n'avais qu'une chose à faire !

Le jeune garçon encaisse le coup, on ne fêtera pas son anniversaire cette année non plus.

— Désolé 'pa, ils les avaient pas à la Maison de la Presse. Problème de livraison qu'ils m'ont dit. On les trouvera demain, c'est pas si grave, si ?

— Mais demain il sera trop tard ! Monte dans la voiture, il faut qu'on le trouve, enfin il faut qu'on les trouve !

— Papa, j'ai cuisiné toute la journée... et sur le téléphone ? ils ont bien un site ces magazines, non ?

— MONTE – DANS – LA – VOITURE !

En prenant place côté passager, Bastien repère un paquet posé négligemment sur la banquette arrière, il reconnaît l'écriture sur l'étiquette.

Merci Monique.

Chapitre 3

Judith Endrès

Quelle soirée ! Didier, et cette engueulade hier soir. D'où a-t-il sorti cette gifle ? Marie a mal dormi. Elle est encore en pétard ce matin quand elle sort de sa douche. En colère après lui, et après elle aussi. Elle a passé une nuit hachée. La tempête, l'engueulade. Elle a eu du mal à s'endormir. On ne frappe pas les enfants, ni personne d'ailleurs.

Assise face au jardin, elle se refait la soirée en boucle. Cela doit être le film qui leur est monté à la tête. *Wedding Nightmare*. Marie n'aime pas cette fête d'Halloween, elle n'aime pas les films d'horreur non plus. Ceux qui connaissent Marie le savent. Elle déteste les blockbusters et les films d'horreur. Cela remonte à ce film qu'elle avait vu à onze ans. *Poltergeist*. Elle en était sortie terrorisée, les moqueries des copines hilares en plus.

Se lever avant tout le monde. C'est son temps à elle. D'habitude, elle aime surfer sur les réseaux sociaux, prendre le temps de lire la presse. Beurre, confiture maison, baguette, yaourt nature. Elle a sorti machinalement son petit déjeuner, allumé la radio. Elle se coupe toujours des petites tartines. Elle a oublié la petite cuillère, le couteau, se relève, se rassoit, fixe la table, réalise qu'elle n'a pas faim. Elle est en boucle sur la gifle. Que dire aux enfants ? Et Didier ? En reparler vite avec lui. C'est quoi son problème au juste ? Elle se sent fatiguée. Elle a dû louper quelque chose. Mais alors quoi ? Dehors, la pluie a cessé. Elle aime s'asseoir ici. Le jardin change si vite à cette époque. Les fleurs disparaissent les unes après les autres. Les cosmos n'ont pas duré longtemps cette année. À gauche, les hêtres de la rue se sont déplumés en deux jours. Il va falloir ramasser les feuilles. Le vent est tombé. Bientôt, les grandes fenêtres du voisin plongeront dans le jardin. Les rosiers malgré tout. La balançoire humide et noire. Se décider un jour à la démolir.

Hier soir, elle a fait un effort. Pour une fois : regarder un film en famille. Un film pour ados. Un blockbuster évidemment. *Wedding Nightmare*. Non vraiment non. Atroce. Tellement nul que cela devient drôle. Marie, elle, elle aime le cinéma d'auteurs, Dupontel, Audiard, Maïwenn, les frères Cohen,

Almodovar, Clint Eastwood. Enfin, elle constate, déçue, que personne dans la famille n'accepte de s'intéresser aux films qu'elle aime. Pourquoi devrait-elle toujours faire l'effort de regarder ces films nazes ?

Elle se lève, elle se sert un café au percolateur, elle mangera plus tard. Ce midi c'est déjeuner chez sa mère, mémé Colette. Elle adore ses petits enfants... et la tarte au citron.

Tarte au citron, c'est une bonne idée. Tout le monde adore cette tarte. Et puis un bon gâteau, du sucre et du gras, c'est toujours un bon moyen de se réconcilier.

Marie s'interroge, se dit qu'elle aimerait retrouver un peu de sa liberté passée. C'est l'âge. Celui qui précède la vieillesse. Un espace-temps entre ses 52 ans et ces 70 ans. Un espace restreint qui parfois devient effrayant.

Mais qu'est-ce qu'il lui a pris à Didier de gifler Tom hier soir ? Cette soirée était vraiment toute pourrie. Didier, il est étrange ces derniers temps. Il travaille trop sûrement. Trop de pressions et des procédures à la con. Il rentre le soir, parle boulot, le matin, le week-end, à toute heure. Comme s'il portait ses dossiers sur le dos. Il n'a pas même pris de vacances depuis juin dernier.

La baffe. La baffe est partie d'un coup. Sans prévenir. Elle cherche à comprendre.

Elle va faire la tarte tout de suite, cela lui évitera de trop cogiter. Elle avale son café. Elle connaît la recette par cœur. Des œufs, des citrons, du beurre, beaucoup de beurre, du sucre, de la vanille, une pâte brisée toute faite (faut pas pousser quand même). Mettre à précuire la pâte. Elle tourne les deux boutons du four. Thermostat 5. Chaleur tournante. 10 min de préchauffage. Elle va aller faire le tour du jardin en attendant. Le vent de la nuit dernière a-t-il cassé des arbres, ôté des ardoises ? Dehors, elle inspecte le prunier. Il a résisté, le vent venant de l'autre côté. Elle pose sa main sur le tronc, appuie doucement, il bouge légèrement, mais résiste, c'est un signe qu'il n'est pas encore tout à fait mort. On va peut-être lui laisser encore une saison ou deux à celui-là. Pour inspecter la toiture, elle doit prendre du recul, avance vers le fond du jardin, le long du mur en pierres. Elle referme le portail entrouvert par le vent. CRAC ! Dans les arbustes. Un mouvement dans les feuilles. Une masse noire s'agite à raz du sol, un petit éclat de lumière blanche. C'est un

merle noir. Il s'est posé sur la cabane de jardin. Marie s'approche. Rien qu'un tas de feuilles. Le froid monte sous ses pieds. Elle réalise qu'elle est sortie pieds nus dans ses vieilles tongs. Elle rentre. De toute façon, Didier voudra inspecter lui-même, il a prévu de nettoyer la cour ce week-end.

Le minuteur a sonné depuis quelques minutes quand elle enfourne la pâte recouverte d'un papier sulfurisé et de pois blancs. Quinze minutes. Quatre citrons. Râper les peaux. Les griffer. La sensation menaçante de la râpe métallique sur les doigts. Elle sort le saladier, les œufs, le sucre. Le fouet. Il faut battre les œufs, jusqu'à ce qu'ils blanchissent. Elle vient de couper les citrons en quatre, pour les presser. Elle s'est coupé l'index. Rien. À peine un trait. Sur la pulpe. Sensation d'avoir un corps mou, fin, une peau fine. Picotements mais cela ne saigne pas. Elle mélange. Une petite tache rouge apparaît dans le jaune. Elle saigne. Non. Fausse alerte La pâte jaune est uniforme, nuageuse. Son doigt est intact. À y regarder de plus près, pourtant, un inspecteur trouverait sur la lame, trois infimes gouttes de sang.

— C'est pas vrai ! Le portail est resté ouvert toute la nuit. C'est bien la peine d'avoir mis 8000 balles dans ce truc, si c'est pour le laisser ouvert. Tu sais qu'il y a des loquets sur la porte, c'est pas de la déco hein ?

Didier est arrivé dans la cuisine.

— Bonjour. Bien dormi ? Question idiote, Marie connaît la réponse.

— Pas vraiment. Nuit agitée.

Elle démarre son batteur électrique. À fond. Des bulles, de la mousse, de plus en plus fine. La blancheur. Elle étale doucement les blancs sur la tarte.

Didier s'est installé face à elle sur le plan de travail central. Dans son polaire gris et son short de tennis, il bâille bruyamment, le nez dans son bol de céréales au chocolat. Elle sculpte avec son couteau de jolies courbes dans les blancs en neige, et se demande comment relancer le sujet. Elle enfourne le plat. Plus chaud cette fois. Thermostat 7.

Le silence s'étire dans la cuisine. Marie attrape sa tablette machinalement, essaye de lire les infos. Elle doit se lancer, même si elle redoute la dispute, elle doit affronter la discussion pour ne pas laisser pourrir la situation avec Tom.

— Tu ne crois pas que la baffé hier c'était too much ? Non ? Tu te rends compte un peu de ton comportement ? Comment tu vas faire maintenant ? Tu penses vraiment qu'une claque est le bon moyen de te faire obéir ? Qu'est-ce que t'as Didier au juste ? C'est pas possible de réagir comme ça ? Tu sais cette baffé tu vas la payer cher ? Je l'ai prise pour moi. T'as vraiment un problème avec Tom. T'es pas comme ça avec Axel. Dis-moi c'est quoi ton problème avec lui. Vas-y je t'écoute. C'est quoi ton plan au juste ?

Marie monte dans les tours. Tout est sorti d'un coup. La porte du four vient de claquer.

— Tu me fais chier Marie avec ta psycho à deux balles. Une tarte n'a jamais tué un gosse non ? Tu voulais quoi, le laisser faire peut-être ? Il relève la tête de son bol, hausse la voix. C'est bon, j'ai autre chose à foutre moi. Ce gosse il te mène par le bout du nez, tu t'en rends même pas compte. Faut arrêter là de tout lui passer !

— Oui ! Et donc ? Tu peux pas te faire entendre autrement ? Marie parle bas. C'est sa technique : baisser la voix à mesure que l'autre montre la sienne.

— Dire ferme ta gueule à son père ! Non ben non excuse-moi, mais non ! Il a passé la soirée à me provoquer. Il me fatigue ce gosse.

Didier s'agite sur son tabouret, secoue la tête

— Je te rappelle si tu as oublié, tout ce qui s'est passé avant. Parce que toi bien sûr tu vas me dire que c'est pas grave. Le coca sur le canapé c'est pas grave, les baskets dégueulasses sur la table basse c'est pas grave, et ses snaps pendant tout le film c'est de son âge.

Tom et Axel viennent de se poster en silence à la porte du couloir. Ils n'entendent que la voix énervée de leur père.

— Mais qu'est-ce qui est grave pour toi en fait ? Il se fout de notre gueule à longueur de journée et toi tu trouves qu'il faut parler ? Non. Là non. Il me gonfle. Axel ou Tom, j'aurais pété les plombs pareil. Il m'a dit ta gueule j'te rappelle.

— Ah OK ! Donc comme il te gonfle tu le gifles. C'est nouveau ça ? Didier t'as jamais fait ça. C'est quoi ton problème ? Tu te rends même pas compte de l'état dans lequel tu es.

— Dans quel état je suis ? Mais tu veux ma place au boulot ? Si tu veux, on échange ?

— C'est pas ce que je dis.

— Et puis tu m'emmerdes. Toi bien sûr tu fais toujours tout bien n'est-ce pas ? Arrête de dramatiser tout. C'est bon. Tu me gaves.

Il s'est levé. Dans le salon, il se plante devant le canapé les mains sur les hanches.

— Viens ! Bah viens voir !

Marie lave la vaisselle dans l'évier.

— Deux secondes.

— Viens voir ! Mais viens voir dans quel état tes petits chéris ont mis le salon ? C'est pas grave. Bon ben si je renverse mon bol c'est rien hein c'est ça qu'tu dis ? C'est pas grave Didier. Oh désolé.

Sa voix métallique. Il ne crie plus. Il a un sourire crispé, et tient toujours son bol à la main. Il lève son bras, tourne le poignet, il se marre, ou plutôt se force à rire. Ses yeux comme des billes, les joues tendues. Le lait goutte. Les graines tombent en paquet les unes après les autres dans le canapé. Marie ne respire plus. Elle a la bouche ouverte. Éponge et couteau dans les mains. La mousse de la vaisselle dégouline sur le sol. Le bruit sec de la petite cuillère sur la vitre de la table basse.

À quatre pattes devant le canapé, Marie éponge, frotte. Surtout ne pas répondre. Pas tout de suite. Didier vient de s'asseoir dans le rocking-chair en osier face à elle. Il a posé son bol sur la table. Elle a envie de pleurer, mais elle frotte, elle frotte, tamponne, ramasse les céréales, les pépites de chocolat, les mets au creux de sa main. Le bol était presque vide, surtout du lait. Du lait au chocolat. Sur le canapé marron. Ce n'est pas grave effectivement. Elle s'en fout de son canapé. Ne pas le regarder, le laisser s'empêtrer tout seul. Une odeur de sucre caramélisé vient de traverser le salon.

— Oh merde ! La tarte !

Elle bondit, torchon sur l'épaule, elle a gardé l'éponge à la main, la jette dans l'évier, sort la tarte, la dépose sur le plan de travail.

Dorée, magnifique. Tout juste. Les blancs en neige forment une belle spirale régulière. Au moins un truc réussi !

— Tu vois, toi tu réussis toujours tout, non ? Didier l'a suivie. Il semble avoir retrouvé ses esprits.

— Et donc ? C'est quoi ton message ? Didier je ne comprends plus rien. Marie vient de planter le couteau dans le cœur de la tarte.

— J’sais pas. J’ai pas envie de reparler de ça.

— Tu sais pas ? Tu renverse ton bol sur le canapé et tu sais pas ? OK ! Elle lèche la lame du couteau. Et tu prévois quoi avec Tom ? Didier est déjà sorti de la pièce. Va le voir, s’il te plaît. Parle un peu avec lui. Essaie au moins.

— J’vais prendre ma douche.

Vraiment réussie cette tarte. Une tarte comme consolation. Marie la prend en photo. Une habitude pour les copines de Facebook qui sont fans de ses desserts. Sur l’image outre le torchon et le couteau sur le côté du plat, les proches de Marie verront le bazar inhabituel de la photo, et les plus attentives ce petit rayon de lumière dans l’angle en haut à droite, minuscule pointe blanche. Dehors, maintenant il pleut des seaux.

— Super une tarte au citron ! Cool ! C’est pour ce midi ? demande Axel sa capuche de sweat sur la tête.

— D’abord bonjour non ?

Dans le couloir, Tom vient de passer lentement devant son père sans lui adresser un quart de son regard, mais en se tenant la joue gauche.

Axel traverse la cuisine, les yeux rivés sur son portable il ouvre le frigo.

— Hop hop ! il est 11 heures et demie. C’est plus l’heure de manger, vous remontez à la douche, on déjeune chez mémé Colette. Et qu’ça saute.

— T’abuses Mam’s j’ai trop faim.

Axel a toujours faim, c’est un ado, alors comme tous les ados il mange n’importe quoi à toute heure du jour et de la nuit entre deux parties de *Call of Duty*.

— Fallait te lever avant ! File à la douche. Marie sent que cela va être encore rock’n’roll pour être à l’heure chez mémé Colette

Tom lui s’est installé à la table de la cuisine. Il a réussi à attraper le bidon de jus d’orange. Il boit à la bouteille.

— Tom y a des verres dans cette maison.

Il ne répond pas.

— Tom ?

— Bah quoi j’peux boire quand même ? Et pis Papa est dans la salle de bain du bas.

— Je vous préviens c’est Papa qui va vous mettre sous la douche. De toute façon, dans trente minutes on est parti.

— J’vois l’genre, tu as besoin de gros bras maintenant. Tom a presque chuchoté.

— Tom mets-la en veilleuse. C’est pas comme ça que tu vas récupérer ton portable hein.

— Dans deux jours de toute façon, tu seras obligée de me le redonner, j’ai match à Compiègne.

— Du tout. Ton père et moi on n’est obligé à rien. Je m’en fous. Je faisais comment moi quand j’avais ton âge ? Là, Marie sent que c’est une mauvaise réponse. Tant pis. Elle enveloppe la tarte dans un torchon, noue les angles, dépose le paquet sur la grande table.

Effectivement, c’était pas gagné, mais trente minutes plus tard, la famille est au complet, la voiture démarre. Didier conduit. « *La nuit d’Halloween, vous connaissez ? Vous savez aussi sûrement que c’est une fête issue d’une tradition ancestrale de l’Europe celtique. On sait moins comment les peuples célébraient cette nuit. Dans la nuit du 31 octobre, au 1er novembre c’est la nuit de Samhain.* ». Didier est accro à France Inter. Dans les bons jours, il accepte parfois de passer sur NRJ pour les gars. Tom sans portable trouve déjà le trajet interminable. Vingt kilomètres, dont quinze au travers de la forêt de Fontainebleau. Des arbres, des arbres, il cherche, scrute, un sanglier, ou mieux un chevreuil comme le mois dernier. Il n’y croit pas. C’est pas son jour de chance. Il se rêve en écureuil. Au moins, il aurait la paix là-haut. La route devient plus étroite. Ses parents ne disent rien. Il trouve ça un peu bizarre. Marie semble dormir.

« *Selon la légende, cette nuit-là, les fairies, héritiers des dieux, maîtres de la magie, tantôt malicieux ou méchants, tantôt généreux et bienveillants à l’égard des humains, quittaient le monde visible pour retourner dans leur univers, le royaume mythique de Sid, l’Autre-Monde.* »

La voiture vient de tourner à gauche. Ici la route devient plus étroite et descend légèrement, des virages. Tom connaît le chemin.

« *Ils étaient alors particulièrement actifs et omniprésents, dans les forêts, durant cette nuit-là et le peuple celte partait à sa rencontre, pour danser, chanter, s’enivrer avec eux, nus le plus souvent, fêtant à la fois leur nouvelle année et le passage des fairies d’un monde à un autre.* »

Encore dix minutes. Dans le virage avant la mare, la voiture ralentit. La dernière fois ici, Didier a failli renverser un cycliste, et l'an dernier il y a eu un accident grave.

"Aujourd'hui tout le monde semble convaincu que ce monde des fées et des esprits du monde invisible n'existe pas. Ah, mais au fait, vous qui allez parader en monstre atroce et sanguinolent toute la nuit, êtes-vous vraiment sûr que le monde parallèle n'existe pas ? Un conseil pour ce soir. Soyez prudent ! Merci Lucas Lefoll. Vous écoutez France Inter il est 12.15."

La voiture garée, Didier ouvre le coffre.

— Les gars, attendez ! Venez voir là deux secondes. Discretos hein !

Un grand sac kraft sans marque.

— Axel viens voir ! La cagoule noire en latex surmontée de deux oreilles en pointe surgit à l'arrière de la voiture. My name is Batman ! Aha aha !

Axel lui essaye de menacer Marie avec ses deux énormes yeux noirs d'Alien et lui pousse un râle mêlé de fou rire.

— Mémé Colette c'est sûr, elle va avoir la trouille cette fois.

Didier les regarde. Alien et Batman. Ces petits ne sont pas si grands que cela, il se sent rassuré de les voir redevenir des enfants.

— Tu ne frapperais pas un type avec des lunettes ?

Tom a déclamé cette réplique de Batman avec sa plus grosse voix en s'approchant de son père, et lui tape sur l'épaule.

— De toute façon, tu sais papa, Batman est un sale idiot.

— Bah Tom ça va pas ? Je te rappelle que Batman c'est quand même le meilleur de tous les héros non ?

Mémé Colette dans son jean et son pull lavande se tient sur le perron de la maison, un sac de bonbons à la main. Elle se tourne vers Marie.

— Marie, j'espère que vous n'avez pas oublié la tarte ?

Au sujet des fairies, texte extrait *Le Dictionnaire des symboles, des mythes et des légendes*, Didier Colin, Éditions Marabout 2005.

Chapitre 4

Michelessi

— Bonjour Papa

— Bonjour Stéphane, entre.

— Ça va bien ? T'as l'air en forme.

— Ben oui, pourquoi ? J'me rajeunis pas mais c'est pas nouveau.

Emile s'efface pour laisser entrer son fils.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène, tu as du neuf ?

— Non, pas vraiment, j'ai peut-être trouvé une parade intéressante mais je suis pas trop sûr. Faudrait que j'essaye un truc.

— Tu vas dire que je radote mais si tu veux tester, il faut que tu provoques la situation, que tu ailles sur les lieux probables du carnage. Tu as bien une idée de là où ça va se passer cette année, non ?

— Tu sais bien que c'est pas si simple, Papa, sinon j'en serais pas là à chercher encore des solutions ! tu aurais déjà fait le job.

— Oui, c'est vrai, ne t'emballe pas comme ça. Tu vas me raconter tout ça. Tu nous ferais pas un p'tit café d'abord ?

Pendant que Stéphane se rend dans la cuisine, Emile se renfonce dans son fauteuil, pensif.

C'est vrai que c'est pas si simple. Il se remémore ce week-end d'octobre 1980. Suite à une intuition, il était parti précipitamment dans une petite ville de Bretagne, près de la forêt de Brocéliande. Une force l'y avait attiré. Ces lieux d'ordinaire versés dans la magie dégageaient une puissance maléfique extraordinaire à laquelle il n'avait pu résister. Il fallait qu'il y soit, la date fatidique approchait. Emile n'avait aucune parade pour contrer les coups que le Couteau ne manquerait pas d'infliger cette nuit-là mais il comptait sur son propre pouvoir pour s'en sortir. En attendant un dénouement qui ne tarderait plus, il avait réservé une chambre dans un petit hôtel. Emile était en train d'échafauder des plans quand on l'appela de la réception pour lui passer une communication. C'était Fabienne. Elle était en larmes et ses propos mouillés étaient inintelligibles. Emile comprit enfin la situation. Sa femme, enceinte de sept mois, l'appelait au secours, affolée. Elle sentait de terribles contractions et

craignait de perdre l'enfant. Ça faisait longtemps que le couple voulait un bébé. Ils n'étaient plus très jeunes et c'était la grossesse de la dernière chance.

Emile répondit qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser sa quête, surtout à cet instant crucial. Il lui a alors conseillé d'appeler sa mère pour qu'elle accompagne Fabienne à la maternité. Sans autre forme de procès, le Veilleur a raccroché et s'est replongé dans ses recherches. Stéphane est né cette nuit-là. Sa mère et lui ont bien failli perdre la vie dans un accouchement très pénible, long et douloureux. Le bébé a été hospitalisé pendant de longues semaines. Son père ne l'a vu que huit jours après sa naissance quand il est enfin rentré de sa mission, bredouille. Cette année-là, le Couteau avait frappé à Brest. Toute une famille avait été égorgée par un voisin pour une sombre histoire de mur mitoyen.

Perdu dans ses pensées, Emile n'entend pas Stéphane revenir avec un plateau.

— Toujours un sucre, Papa ?

— Oui, merci mon fils. Au fait, comment va Bastien ?

— Il m'en veut. Il a eu douze ans hier et j'ai complètement zappé. Faut dire que la solution que j'entrevois m'occupe toute la tête. Même au boulot les collègues disent que j'ai l'air complètement absent.

— C'est pas une raison pour oublier ton fils ! tu t'es rattrapé au moins ?

— Je l'emmènerai au cinéma, il choisira le film.

— Ah ! il va sauter de joie !

— J'entends les sarcasmes dans ta voix, Papa. Mais je pense pas avoir de leçon à recevoir de ta part en la matière.

— C'est vrai.

Emile est bien placé pour savoir que la quête gouverne la vie du Veilleur, qui n'a de cesse de trouver la faille qui contrerait définitivement le Couteau. Avant de léguer ce fardeau à son fils lorsqu'il a eu dix-huit ans, comme le veut la coutume, Emile a parfois réussi à déjouer des meurtres. Mais ça n'était que partie remise. L'idéal serait que Stéphane trouve une solution qui mettrait fin à ce leg infernal. Si Bastien pouvait avoir une vie normale !

— Hé papa ! tu m'entends ?

— Excuse-moi Stéphane, je m'égare dans mes pensées. Mais dis-moi, quelle est cette solution que tu aurais trouvée ?

— Avant de t'en dire plus, j'ai un truc à te demander.

— Vas-y

— Tu m'en as déjà un peu parlé mais j'ai besoin de comprendre l'histoire du Couteau. Pourrais-tu m'en dire plus sur son maléfice ?

— C'est-à-dire ?

— J'aimerais bien le comprendre pour le contrer. Savoir d'où sort ce maléfice. Pourquoi le Forgeron l'a-t-il créé ainsi ? Mais d'ailleurs, était-il maléfique à la base ?

Emile se redresse, savoure une gorgée de café et commence son récit :

— Tu as raison. A l'origine, et bien que cela paraisse incroyable, le Couteau était simplement puissant, c'est un doux euphémisme. Le Forgeron de la Cour l'a créé ainsi, à la demande du Prince, pour armer le bras du Chevalier le plus valeureux du Royaume. Le Couteau a toujours été belliqueux mais il servait des intérêts supérieurs. Avec le temps, les hommes ont appris à régler leurs différends, frontaliers et autres, avec de nouvelles armes, n'excluant pas la diplomatie. Mais le Couteau a poursuivi son œuvre mortifère et tu connais la suite. Les Veilleurs, qui le traquent depuis lors, n'ont de cesse de l'arrêter mais son alliage est si emprunt de magie que rien n'y fait.

— Justement, c'est ce qui me questionne. On connaît le Forgeron qui l'a créé mais sait-on si lui-même a eu une lignée qui perdure de nos jours ?

— Oui, effectivement, Forgerons et Veilleurs connaissent un destin parallèle. Il semblerait que, même si on peut dire que depuis sa création, le Couteau a un pouvoir propre, l'existence des Forgerons conditionne ce pouvoir. Par contre, ne t'avise pas d'en éliminer un pensant détruire le Couteau à jamais ! Ton aïeul Prosper, qu'on appelait le Téméraire, s'y est risqué. A peine a-t-il occis le Forgeron de l'époque, qu'il a été dépecé vivant par un valet qui l'avait jusque là servi sans histoire. Le Couteau est apparu brutalement entre ses mains et le serviteur n'a eu aucune hésitation à le retourner contre son maître. Si c'est ce que tu avais en tête, oublie tout de suite, tu cours à ta perte.

— Non, j'ai une idée beaucoup plus subtile.

— J'ai hâte de l'entendre, dis-moi vite !

— Si les Forgerons et les Veilleurs ont un destin commun, ça veut dire que je peux trouver le Forgeron d'aujourd'hui.

— Oui, c'est facile, il n'habite jamais très loin du Veilleur.

— Donc, lui aussi habite vers les convergences ?

— Bien sûr.

— Mais comment je fais pour le rencontrer ?

— Si tu as besoin de rencontrer le Forgeron, les choses se feront. Ne bouscule pas le destin, il travaille pour toi. Mais j'espère que tu m'as bien entendu ! N'essaye même pas de le neutraliser, il t'en coûterait !

— Non, non, je n'ai aucune intention malveillante. Au contraire, j'aimerais plutôt en faire mon allié. Et ce que tu m'as raconté sur la genèse du Couteau me conforte.

— J'avoue que je ne suis pas trop là. Quelle est ton idée finalement ?

— J'aimerais agir sur les alliages qui composent le Couteau. Il est indestructible mais ne peut-on le modifier ?

— Je n'ai jamais rien entendu qui aille dans ce sens. Quel est ton plan, en fait ?

— Il faudrait que je rencontre le Forgeron pour lui demander de retravailler le Couteau pour le rendre inoffensif. Il faudrait lui retirer cette conscience qui lui permet de prendre le contrôle des humains les plus vils et qui le rend si dangereux. Est-ce que le Forgeron a quelque chose à perdre s'il enlève le pouvoir au Couteau ?

— Je ne sais pas. Cette question n'a jamais été posée. Personne n'avait jamais envisagé une telle solution avant toi. Je suis très fier de toi et de ce que tu proposes. Ça me paraît très intéressant. Reste à savoir si le destin te permettra de rencontrer le Forgeron sans tarder et si tu arriveras à le convaincre d'essayer. Et si oui, encore faut-il que ça marche ! Que de si mais pourquoi pas ?

Tu sais quoi, mon fils ? vas-y, rentre chez toi, Bastien t'attend. Si tu as besoin de moi et même si je n'ai plus aucun pouvoir aujourd'hui, je serais très heureux de t'aider.

— Merci Papa, j'espère te donner rapidement de bonnes nouvelles. Tu as raison, Bastien m'attend, je vais essayer de passer un peu de temps avec lui avant de reprendre le combat. En plus de la quête du Forgeron, il va déjà falloir que je gère le présent et ce week-end d'Halloween...

Stéphane embrasse son père, quitte la maison et regagne sa voiture garée non loin. Songeur, il enclenche la première.

Chapitre 5

Didier Moreau

Me voici donc lancé dans cette quête tel un aventurier, moi qui n'ai rien d'un aventurier. Mon père me reproche mon inaction et il estime que mes recherches dans les pages des journaux à la rubrique des faits divers pour retrouver l'arme redoutable sont inutiles. Il m'incite à interroger plutôt l'ordinateur estimant que les moyens modernes me fourniront peut-être des indices pour peu que je m'y attelle avec conviction.

Mais par où commencer ? Le plus simple consiste sans doute à prendre cela comme un jeu... Je peux inscrire, pourquoi pas ? mon nom : « Stéphane » suivi de quelques mots clefs, par exemple : « couteau » et puis le nom de la ville où j'habite. Connaissant les attributs majeurs de cette arme pour s'emparer de la volonté de celui qui la tient entre ses mains, j'inscris le mot « manipulation » suivi « d'épouvante » afin de souligner encore l'aspect terrifiant de cet objet. Après quoi j'envoie la recherche.

Je vois apparaître à l'écran le nom et la photo de Stephen King et ceux de Gérard de Nerval et de Marcel Schwob accompagnés du résumé d'un conte intitulé : « la main de gloire », relatant l'histoire d'une main enchantée, main de diable... Je lis ces lignes : « il existe une opposition entre la main qui agit... ». Le texte verrouillé ne va pas plus loin. Cela ne m'avance guère. Je fais donc défiler les lignes sur l'écran évoquant à foison, sabbats, fêtes des morts, jumelés avec le nom de ma ville. Aurais-je plus de succès en interrogeant les images ou en recherchant sur une carte des images satellites ? Pourquoi pas ? Si j'en crois mon père qui se targue de sa renommée de « Veilleur » ayant su s'adapter pour vivre avec son temps, l'informatique devrait me permettre de résoudre l'énigme consistant à déceler le lieu où se cache le couteau homicide, qui comme dans le conte, pousse d'honnêtes gens, sous l'effet d'un charme à commettre des crimes abominables. Au bas de mon écran, un message de mon fils : Bastien apparaît soudain, signalé par un son argentin.

Décidément, j'ai du mal à me plier aux caprices de cet outil qui sollicite ainsi mon attention de manière impérieuse quand bon lui semble. Mon fils, que je néglige depuis que je me suis réellement lancé à la poursuite de l'arme

dévastatrice, subit ainsi les effets de ma mauvaise humeur. C'est injuste, je le reconnais. Et pourtant, la jeunesse qu'il incarne a quelque chose de ravissant qui me bouleverse. Je lui suis redevable de mon affection de part ce lien familial qui nous unit et je me sens coupable par moment de ne pas répondre avec plus d'empressement à ses attentes. Cette pensée attendrie me ramène à Spencer, l'ami anglais, si distingué, dont l'image diffuse m'apparaît comme évanouie, consumée, happée dans l'infini d'un espace-temps en expansion et qui s'éloigne.

Je n'ai vraiment pas assez de loisirs pour répondre aux messages de mon jeune fils de douze ans. Je reviens aux images et tombe sur une annonce filmée montrant une femme d'un certain âge, Marie est son nom d'après l'annonce, en train de s'escrimer en pestant à diffuser une photographie à des abonnés. Cette photographie représente un gâteau posé sur un plateau avec à côté un couteau.

L'évocation de ce mot me fait frémir, et cela d'autant plus que je n'ai aucun mal à reconnaître immédiatement l'objet du délit. Je sens mon sang se glacer. Il me faut à tout prix reprendre mes esprits. J'y parviens, car en appliquant mon attention sur les murs du lieu où se déroule la scène, j'aperçois un magnifique tableau baignant dans une lueur dorée qui capte mon attention. Cette représentation constitue un antidote salubre à cet accès de peur qui s'est emparé de moi sans prévenir. Je m'enfonce dans ce paysage imaginaire qui peu à peu, dévoile une étonnante jeune fille couchée sur l'herbe. Elle est représentée de dos sous ses vêtements amassés comme une couverture étendue sur son corps. Elle est disposée là, comme un continent, sa chevelure blonde est étalée sur l'herbe tandis que l'on distingue le dessin de sa nuque avec dans le prolongement sa gorge parfaite, devinée à peine, évocation d'une sublime harmonie. On ne voit presque rien d'elle, on ne devine rien d'autre que ses mouvements lents en lien avec la terre.

Elle se repose, elle dort d'un sommeil profond. Elle représente à elle seule, cette invention de la beauté incarnée dans la femme et qui bouscule toutes les connaissances et les certitudes dont nos piètres existences en lambeaux sont faites.

Des études à l'aquarelle parsemant les murs de la salle, prouvent que la main du maître s'est d'abord exercée avant d'accoucher de son œuvre. Là c'est l'échancrure d'une robe qui est évoquée, laissant à découvert le cou de la

demoiselle au contour si délicat, s'évasant vers le bas, là où se profile la gorge de la blancheur de la nacre. Tout est suggéré, recouvert d'un tissu protecteur qui dissimule la jeune fille, la protégeant des regards impudiques. On devine son corps prisonnier, comme dans une chrysalide dont elle voudrait s'extraire. Ses hanches et ses jambes que l'on devine vigoureuses semblent lutter mais toujours une force invisible la ramène sous sa couverture. On ne voit pas son visage et seule la splendeur de son abondante chevelure épandue, composée d'un amas de fils d'or, nous permet d'envisager ce à quoi ses traits pourraient ressembler. Je pense en la regardant à une statue florentine qu'une vie imaginaire semblerait animer.

Rasséréné grâce à l'évocation de ces belles images, mes yeux un moment distraits se fixent à nouveau sur les détails de la petite vidéo sur l'écran. Le couteau sur le plateau captive de nouveau mon attention. Je fais le tour de la salle où se déroule la scène et j'aperçois une petite enseigne en métal, peinte, pendue au mur portant cette inscription : « Ici, on vend des gâteaux » suivi d'une inscription avec l'adresse d'une boutique.

Le nom de la ville me prouve qu'un rapprochement géographique a été effectué par le système après que j'ai indiqué mon adresse sur l'ordinateur puisque le nom de la commune est proche de la ville que j'habite.

Ainsi, le mystérieux couteau, objet de mes investigations depuis si longtemps, aux quatre bouts du monde, et sa propriétaire actuelle, seraient à portée de ma main, situés à deux pas dans une commune voisine, sous mon nez. Et je songe que j'ai été jusqu'à aujourd'hui le jouet d'une comédie, acteur dérisoire pris au piège d'un destin ironique, victime de je ne sais quelle force invisible qui s'ingénie à me défier et à tourner en dérision mes faits et gestes.

Je me tourne donc vers le plan de la ville pour situer la boutique. Une vue animée par satellite me permet à partir de l'ordinateur de cheminer au travers des rues désertes.

Il s'agit d'un quartier avec des habitations HLM dans le goût des années trente, immeubles de briques rouges avec à leur pied des loges de concierge. Je traverse une rue André Messager. Ce lieu, je me souviens de l'avoir parcouru en compagnie de Spencer en nos jeunes années. Il semble destiné à la nuit plutôt qu'à la lumière du jour, pareil à ces rues qui attendent que règne l'obscurité pour s'éveiller. Là c'est un vieux local aménagé en espace de travail avec son rideau de fer relevé au-dessus des boiseries fendillées

recouvertes d'une peinture noire. Deux personnes travaillent devant des écrans à la lumière de grandes lampes à abat-jour de type ancien.

On aurait pu ouvrir là un magasin d'antiquité à la place de ce bureau dévolu à un labeur obscur de gratte papier, de clerc de notaire ou d'agent artistique se livrant à de studieuses recherches. Un marchand de disques vinyles est ouvert à proximité, jusque tard dans la soirée pour les amateurs de musique pop ou électronique. Sur le trottoir d'en face, des affiches parsèment les vitres d'un entrepôt où l'on propose des billets de concert de musique underground.

La caméra du satellite me permet de localiser depuis mon ordinateur la boutique arborant l'enseigne écrite cette fois-ci en anglais, comme un amusant clin d'œil au souvenir du passé : « Here we sell cakes ». De jour, le quartier paraît relativement désert, fréquenté uniquement par quelques passants qui reviennent de leurs courses. Au bas d'un immeuble, une boîte à livres, sanctuaire pour les lecteurs passionnés attire aussi à proximité de la petite place quelques promeneurs désœuvrés. Ce quartier populaire encastré au cœur de la cité possède un charme désuet à peine perceptible qui se manifeste à la nuit tombée alors que la lumière des bureaux et commerces encore ouverts au pied des immeubles perce l'obscurité d'une lumière crue.

Peut être dois-je expliquer le motif pour lequel un vieux livre racorni, passé entre mille mains, trouvé dans une boîte à livres, qu'il soit de Francis Carco ou de Julien Green, a toujours suscité bien plus mon intérêt que les derniers succès ornant les devantures des librairies. Il y a quelque chose de « vieux jeu » dans cet entêtement de ma part au travers de cette attirance pour l'ancien, pour ce qui dure plutôt que pour l'éphémère. Un écrivain populaire dont l'œuvre traverse les siècles, sachant décrire un milieu social, m'intéresse bien davantage que les états d'âmes d'auteurs à la mode, en quête de notoriété, écrivant sur des sujets aussi essentiels que « la fête est finie ».

Le milieu des écrivains, des journalistes et des politiciens installés, foisonnent de ces personnages qui ont pour habitude de vivre entre eux, qui se connaissent et fonctionnent avec des habitudes de sectes, qui se congratulent mutuellement, assurant la promotion les uns des autres, à grand renfort de superlatifs aussi creux que leur point de vue. Ces gens s'épanchent à partir des manies de leur milieu privilégié, jugeant nécessaire d'écrire un livre ; ils ont pour dénominateur commun un certain nombrilisme mêlé à une

bouillie d'idées consensuelles, sans assise véritable avec le monde réel. Ce que l'on désigne sous l'appellation de réseaux sociaux offre bien sûr une tribune à un certain nombre de désaxés mais aussi à des armées de conformistes. Pourtant, il est impossible de nier le progrès qu'une telle interconnexion représente entre les individus, notamment dans le domaine de la connaissance. Bien qu'attaché affectivement au vieux monde, je reste néanmoins ouvert aux innovations techniques et y suis rattaché, à mon corps défendant, ne serait-ce que du fait de mon métier au service informatique de mon entreprise.

Pour revenir à mon sujet, à l'époque où nous nous sommes connus, Spencer était ce beau jeune homme maigre, à l'allure tellement british. Sa silhouette un peu voûtée, cadavérique, était celle d'un intellectuel à qui il était difficile de donner un âge. Vêtu d'une veste ajustée au corps et d'un éternel col roulé, il arborait ce style chic tellement propre à sa nationalité d'origine. Expert en économie politique, il avait poursuivi des études de mathématiques, discipline scientifique qui correspondait bien à son esprit rigoureux. La sécheresse de son allure, ses cheveux châtons tirant sur le blond, voilà ce qui ressortait de son personnage, dénué de toute rudesse, un curieux mélange de rigueur et de douceur. Comme c'est souvent le cas de la part de certains êtres graves, ses sourires sincères lorsqu'ils éclairaient son visage avait quelque chose d'imprévu qui vous comblait de bonheur. Nous opérons ensemble au fil de nos conversations, le tour du monde, de la City de Londres aux confins de l'Afghanistan où partout la même loi d'airain, les mêmes intérêts glaçants broient les êtres humains. En régime capitaliste, « la main invisible » dont parlait Adam Smith, l'économiste écossais du XVII^e siècle, avait engendré un monde dont le point culminant avait peut-être été symbolisé par cette photo d'une bibliothèque dévastée à Londres ayant miraculeusement survécu au Blitz en 1940 et où l'on voit des hommes consultant debout des livres au milieu des décombres.

Ainsi, ce soi-disant confort, dans lequel nous vivons, me disait Spencer, me fait penser à cette parabole des aveugles où est peinte une procession d'hommes atteints de cécité se tenant par la main et qui courent à l'abîme. En évoquant Spencer, je pense à mon fils, à cette charmante tête blonde, lui aussi condensé de force et de faiblesse. Et le souvenir de cet ami aujourd'hui disparu me plonge dans un profond désarroi, paradoxalement source de vie.

Ce sont des larmes retenues et qui jamais ne tomberont à l'évocation de son nom et auxquelles je m'abreuve comme aux sources du désir.

Ce film d'horreur qui transparaissait à nouveau de nos jours avec l'histoire de ce maudit couteau, Spencer l'avait connu au travers du récit des bombardements de ses parents et grands-parents. « Le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde » me disait-il et cette citation me renvoyait l'image d'un monde qui avait déjà connu l'apocalypse. D'ailleurs, le couteau me ramène à la pensée de ce monde où l'homicide semble être la règle lors de ces sursauts de haine que connaît l'humanité. Au milieu de ces cogitations moroses, il me vient à l'esprit qu'il me faudra répondre à mon fils Bastien qui me demande d'ajouter mon nom à la liste de ses amis...Pour être franc, la traque contre le crime me paraît aujourd'hui en partie vaine et si je reste au volant de mon véhicule, c'est que j'hésite à entamer cette croisade. L'agent Philip Marlowe qui est en moi s'apprête à nouveau à recevoir des coups.

A quelle cause perdue d'avance faut-il donc que je m'obstine à consacrer ma vie ? et pourtant je démarre la voiture, après avoir endossé un déguisement de secouriste, poussé par une sorte d'automatisme, sans trop savoir pourquoi. « Parce qu'il le faut voilà tout » me répond une voix venue de je ne sais où.

Chapitre 6

Priam Demy

Colette, bien sûr, est aux anges en les voyant arriver.

De la même façon qu'un parent ne devrait jamais admettre avoir une préférence entre ses enfants, une grand-mère ne devrait pas semer la discorde en affichant un amour plus prononcé pour certains de ses petits-enfants. Mais Axel avait été son tout premier petit-fils, et Tom avait sans l'ombre d'un doute été le plus mignon de ses petits-enfants. La preuve étant que, sur le buffet de Colette, le fameux buffet où sont exposés les portraits de tous ses petits-enfants, Axel est le seul à avoir à la fois une photo récente et une photo de lui bébé.

Tout cet amour ne suffira pas à éteindre la fervente ardeur du couteau, bien évidemment. *Même une gentille vieille dame a des comptes à régler.*

— Marie doigts de fée! Elle est encore plus belle que celle de cet été, Colette s'exclame en soulevant le papier aluminium qui recouvre la tarte. Le couteau repose là, sur le bord de l'assiette.

Marie sourit, mais sa mâchoire est aussi serrée que ses yeux sont dénués de chaleur. Elle déteste ce surnom, l'a toujours abhorré mais elle ne dit jamais rien, parce que c'est gentil, sa mère est enthousiaste, elle la complimente plus que son père ne l'a jamais fait.

Mais aujourd'hui, elle a envie de mordre.

À la place elle tend la tarte encore un peu plus. Colette, entendant sa demande silencieuse, lui ôte l'assiette des mains.

— Comment va mon gendre? demande-t-elle avant de déposer un baiser bruyant sur la joue de Didier. Et mes magnifiques petits-fils? Clac, clac, des baisers bruyants pour eux aussi.

— Tout va bien, belle-maman, Didier répond sur un ton qui laisse clairement transparaître sa fatigue.

— A part qu'on a failli assister à un meurtre ce matin, renchérit Tom.

— Un quoi? (Les yeux de Colette sont exorbités, ronds comme des soucoupes. Elle trotte vers la cuisine pour mettre la tarte au frais.) Il y a des

gens dangereux dans votre quartier, dites donc! C'est de la violence de gang? J'ai entendu des choses aux informations sur —

— Rien de tout ça, maman, Tom exagère. On a eu quelques accrocs, c'est tout.

Marie retire son écharpe, son manteau, pose son sac. Une grande inspiration semble lui rendre les idées plus claires. Elle jette un œil par-dessus son épaule: son mari et ses fils se mettent à l'aise eux aussi, Didier et Tom déjà en route pour la cuisine. Didier a toujours su montrer l'exemple, à faire les choses avant même qu'on les lui demande, et il a inculqué ça à Tom aussi. Ce sont de bons petits, ses gamins, et elle s'en sort mieux avec son mari que bon nombre de ses amies.

Didier tourne la tête, comme conscient d'être observé. Marie lui lance un sourire ténu mais sincère, qu'il retourne. Ils sont juste tendus, ils ont besoin de vacances eux aussi.

— Tous les couples se disputent, c'est ça qui fait une relation saine. Comme vous êtes en retard, on saute l'apéritif?

Ils prennent tous leur place autour de la table de la salle à manger, un rituel jadis dominical. Colette essaye de ne pas se sentir nostalgique, à la place elle plonge la main dans son tiroir à couteaux. Elle en a de toutes sortes, bonne cuisinière qu'elle est. Mais aujourd'hui son meilleur couteau ne fait pas l'affaire: il dérape, glisse, ne coupe honnêtement pas grand-chose. Elle fronce les sourcils, s'agace, elle a horreur du retard. A-t-elle mis le champagne au frais pour plus tard? Elle ne se souvient plus, trop occupée à tout faire. Elle ouvre donc la porte du frigo et le champagne est là, tout est là: le champagne et la tarte, la tarte et le couteau.

Il est beau, ce couteau.

Non, vraiment: c'est un bel objet, la lame brille sous la lumière artificielle, et le tranchant semble prometteur. Elle l'empoigne, se tourne vers son rôti. La pointe de la lame semble pénétrer la viande comme du beurre et c'est si plaisant, enfin quelque chose de facile, de simple. Une part pour Marie, une part pour Didier, une part...

Elle s'est vraiment donné du mal pour ce rôti. Les pommes de terre et les haricots qui l'accompagnent ont été préparés avec soin aussi, non pas que qui que ce soit saura le remarquer. Cette nourriture c'est tout son amour qu'elle leur offre sur un plateau d'argent, dans leur assiette bien remplie, et ils

mangent toujours avidement mais sans réellement relever ses efforts. Didier, oui, il dira que c'est délicieux, mais c'est attendu - sa mère ne l'a jamais aimé. Avec un front pareil elle comprend pourquoi, il avait dû être particulièrement laid, enfant. Mais ses propres petits-fils? Les voir manger comme si c'était normal, tout ce qu'elle leur offre, qu'ils n'avaient pas de la chance de l'avoir – ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils ont, et bientôt elle mourra et les regrets, pour qui seront-ils?

Elle ne veut pas être ringarde ou "réac", mais toute cette technologie qui aspire la nouvelle génération, les réseaux, tous ces gens à qui ils parlent sans les connaître... Tout ça au détriment de leur propre famille. Axel semble s'éloigner de plus en plus, avec sa musique – quel parent digne de ce nom laisse son enfant filer droit dans le mur à une telle vitesse? Marie aurait pu mieux faire, elle n'a rien appris, bien la fille de son père et elle choisit les hommes aussi mal que sa mère, Colette doit bien l'admettre. Rien que de penser à —

— Mamie? Je crois qu'il y a assez de parts, là...

Colette cligne des yeux, fronce les sourcils. Tom lui fait face, mais il semble presque irréel tant elle se sent happée, absorbée par quelque chose, de l'eau peut-être, de la boue sûrement. Elle secoue la tête, pose les yeux sur son rôti. Même un musée d'art moderne ne saurait pas donner sens à ce carnage.

— Oui, je... Il vaut mieux l'apporter.

Comme elle ne bouge pas immédiatement, Tom s'approche, suffisamment lentement pour trahir son manque d'assurance. Il prend le plat en main, et le manche du couteau qu'il garde en équilibre sur le bord du plat à l'aide de son pouce dégage une étrange chaleur.

Lorsque Colette prend sa place à table, Didier a déjà servi toute la petite famille. Colette regarde son assiette: la part bien trop petite de rôti qui lui a été offerte, le trop-plein de haricots verts et les pommes de terre si menues qu'on croirait des échalotes font naître en elle un grondement sourd, celui d'un volcan prêt à entrer en éruption.

— Tu penses que je suis sénile, Didier, ou juste fragile à faire peur?

— Pardon? s'étonne Didier, qui se demande d'où ce coup de colère peut bien venir.

— Je ne suis bonne qu'à mastiquer des haricots? Redonne-moi de la viande, pour qui tu me prends?

Axel et Tom se jettent un regard lourd de sens avant de replonger le nez dans leur téléphone. Si tout ce qui les attend ici est un encore de la matinée, ils aimeraient mieux ne pas y être du tout. Axel pose d'ailleurs les yeux sur l'horloge murale à intervalles réguliers : le retard accumulé le matin et les multiples crises de nerfs à venir (il les sent en lui, se doute que le reste de sa famille est tout aussi susceptible d'exploser) le précipitent vers la délivrance qu'est la répétition prévue un peu plus tard — dans deux heures trente, en fait. Sûrement pourra-t-il survivre suffisamment longtemps.

— ...faire ce genre de reproches sans jamais en avoir discuté avant, c'est tout !

Axel prend la conversation en cours, entend son père protester.

— J'essaye d'être patiente moi, vois-tu Didier? Parce que quand la chair de ta chair te ramène un lourdaud pareil —

— Maman ! Marie interrompt, frappant la table de ses paumes. Je ne te permets pas d'insulter mon mari!

— Permettre? Permettre? Mais je suis toujours ta mère, ma fille, et je dis bien ce que je veux !

Une exclamation bruyante retentit et subitement Marie est debout, ses yeux lancent des éclairs alors même qu'elle se penche vers sa mère au-dessus de la table. L'une de ses paumes a atterri sur son couteau de table et elle le serre étroitement. Colette, comme un miroir, en fait de même. Bien que les yeux écarquillés de Didier passent rapidement d'une femme à l'autre sa main est stable alors qu'elle s'approche, lentement mais sûrement, du couteau qui se trouve encore à côté du rôti. Il peut presque en sentir la chaleur, un appel, un chant de sirène. Il pourrait les faire taire toutes les deux, ces harpies, toujours sur son dos à le critiquer..!

Le son de l'appareil photo sort Didier de sa torpeur autant qu'il immobilise les deux femmes. Tous se tournent vers Tom, qui semble ne pas s'en rendre compte. Il tape sur le clavier de son téléphone à toute vitesse avant de le poser sur la table. Quelques secondes suffisent pour que les téléphones de Didier et Marie sonnent de concert, une petite note bien trop légère pour la pesante atmosphère qui s'est installée entre eux.

VOUS AVEZ ÉTÉ IDENTIFIÉ DANS UNE PUBLICATION.

Didier tape, ouvre, attend. Puis il lit, sourcils froncés, toujours plus froncés, le visage rouge, toujours plus rouge et il fulmine, tourne le regard vers son fils.

— Explique-toi. Il brandit le téléphone comme une arme, l'agite sous le nez de Tom comme s'il n'était pas au courant de la publication qu'il venait lui-même d'écrire. Didier gronde, rugit: EXPLIQUE-TOI!

Tom prend une profonde inspiration et fixe son père, si calmement qu'Axel en a la chair de poule.

— Si quelqu'un meurt, tout le monde saura ce qu'il s'est passé.

Et "tout le monde" signifie "tout le monde": la photo est entièrement publique, tout comme le texte qui l'accompagne. Il est long, retrace brièvement la matinée puis détaille les agissements de chacun depuis leur arrivée chez Colette. Chaque mot est retranscrit, chaque geste, chaque tremblement. "C'est comme ces séries où le héros est pris au piège dans un enfer personnel," a-t-il écrit. "Tout se passe mal mais ça paraît tellement naturel... C'est là qu'on sait qu'il faut fuir avant que ça se termine mal."

Les trois adultes sont tournés vers Tom. Soit il ne comprend pas le danger, soit il se sent entièrement prêt à l'affronter. Que ce soit l'une ou l'autre de ces explications, Axel en a assez vu, assez entendu. Il se lève d'un bond et, sans un mot, ramasse tous les couteaux. Il doit tirer plus fort sur celui que tient son père, mais en une minute il a ramassé toutes les lames et, pour bien faire, toutes les fourchettes.

— J'en ai plus que marre de vous tous, dit-il d'un ton sec. Maintenant on va manger et je veux plus vous entendre.

Il se ferait rire au nez ou rabrouer à n'importe quelle autre occasion, mais il tient pas moins de huit couteaux d'une main et cinq fourchettes de l'autre. Il semble que les adultes de la table ont perdu l'énergie qui les portait jusque-là puisqu'ils se rasseyent en silence. Axel marche d'un pas décidé vers la cave, y dépose les couverts avec fracas. Lorsqu'il réapparaît dans la salle à manger il a cinq cuillères à soupe avec lui.

— Débrouillez-vous avec ça, annonce-t-il fermement en distribuant les ustensiles. Et je vous préviens, je pars tout de suite après le dessert. Vous m'avez gavé avec vos histoires.

Le repas se prend en silence après ça. Chacun mange tant bien que mal, pousse du doigt les aliments dans leur cuillère, mâche, garde les yeux sur son assiette. Au moment du dessert Axel se lève.

— Je vais couper les parts, je reviens.

Et pour ça il lui faut un couteau, évidemment. Sa grand-mère en a bien d'autres dans ses tiroirs mais il repense à celui qui a si bien coupé le rôti, glissé dans le muscle comme dans du beurre. La tarte a l'air délicieuse mais glisser la lame dans la meringue, dans le citron, ça lui semble meilleur encore.

Il ouvre la porte de la cave, récupère le couteau. Il faisait froid là-dedans mais le manche est tiède comme la main d'un ami.

Axel n'a jamais eu l'âme d'un pâtissier mais il se sent artiste alors qu'il coupe une deuxième part, une troisième, qu'il s'oublie complètement face à la beauté du geste. Il pourrait couper le monde entier pour sûr, tout trancher, tout serait si beau en petits morceaux...

— Axel, tu y arrives?

La voix de son frère le ramène à la réalité. Il y a douze parts parfaitement égales.

— J'arrive tout de suite!

Ce couteau est parfait. C'est une lame pour artistes, et l'artiste ici c'est lui. Silencieusement Axel se faufile vers l'entrée, ouvre son sac et y glisse le couteau qu'il enveloppe précieusement dans son t-shirt. Ce n'est que logique: lui seul sait l'utiliser, sa famille en ferait n'importe quoi. Personne n'a la même fibre que lui, la même sensibilité, la même passion. Il ne fait que prendre la seule bonne décision.

Quand il émerge à nouveau dans la salle à manger, la table a été débarrassée et nettoyée.

— T'étais où ? Tom lui demande, un léger froncement de sourcil, la seule indication qu'il suspecte quelque chose. Non, il n'y a rien à suspecter parce qu'Axel n'a rien fait de mal, bien au contraire.

— Toilettes, répond-il nonchalamment. Son haussement d'épaules est vain, Tom ne le regarde déjà plus.

— La tarte a l'air vraiment bonne, Marie, Colette complimente à nouveau. Sa fille, cette fois, lui offre un simple sourire.

Colette se tourne vers son petit-fils et lui adresse un sourire qu'elle veut le plus rassurant possible.

— Axel, peux-tu m’amener le joli couteau ? J’aimerais me couper quelques parts plus petites, la pâte est un peu trop ferme pour ma cuillère de ce côté de la tarte.

— J’ai dit con-fis-qué, répond fermement Axel.

Colette n’ose rien ajouter, au risque de paraître louche. Tant pis pour le couteau, la découpe du rôti aura été une expérience sans suite. Elle retourne à sa tarte. Les cuillères claquent dans les assiettes, le seul bruit que l’épais silence semble tolérer. Puis, au bout d’une vingtaine de minutes :

— Bon, j’y vais maintenant, commente Axel en sortant de table. Ah, et puis le couteau, je l’embarque à Saint-Fouillard. Il est top, on en profitera pour faire la pochette de notre album.

Marie leva les yeux vers lui. Elle ouvrit la bouche, mais son fils ne lui laissa pas le temps de parler.

— Oui m’man, je penserai à le ramener à la maison. Non m’man, je ne ferai rien de dangereux avec. Merci m’man, bonne après-midi à vous aussi. Et je...

Il reste là debout une seconde, ouvrant et fermant la bouche comme s’il cherchait les bons mots. Au final il n’ajoute rien d’autre qu’un au revoir du bout des lèvres, puis tourne le dos au reste de la famille et s’éclipse. La porte d’entrée s’ouvre et se ferme, puis le silence reprend son cours.

— Bon, tente timidement Didier. Bon... Ça vous dit une promenade?

En une minute, tous ont déserté la petite maison de Colette comme s’ils avaient le diable aux trousses.

Chapitre 7

Xavier

Stéphane gare la voiture sur le parking de la mairie. Sitôt le contact coupé, il s'accorde un petit temps de pause ; les événements s'accumulent et il a besoin de souffler pour y voir plus clair. Avec son père, ça ne s'arrange pas : toujours les mêmes discussions qui se terminent sous l'orage dans un claquement de porte. Mais bon maintenant, il s'est mis comme le paternel à la mode de l'ordinateur et des réseaux sociaux. Justement, il sort son portable pour vérifier l'adresse de Marie avant de lui rendre une visite imprévue. Tiens, un nouveau message !

Il ouvre le post de Tom illustré par une photo : une surprenante scène, visiblement capturée durant un repas de famille, où trois adultes semblent se faire face, couteau à la main. Quelle idée chez les jeunes, pense Stéphane sans s'attarder sur le texte qui accompagne la photo, ils envoient n'importe quoi. Avant de refermer le message, un détail attire son attention. Il agrandit la photo et aperçoit dans la main de l'homme, LE couteau !

— Enfin, j'ai retrouvé sa trace, s'exclame Stéphane à haute voix.

Déroulant le message, de nouvelles informations apparaissent : toute la petite famille est partie dîner chez mamie Colette. Suit la description du repas bien loin d'une partie de plaisir : engueulades, noms d'oiseaux, prises de tête. Il n'y a plus aucun doute possible.

C'est sûr, le couteau forgé se réveille en cette fin octobre, pense Stéphane. Il a commencé à prendre le contrôle de cette famille, je dois vite agir pour le récupérer avant que...

D'un geste brusque, il remet le contact et la voiture quitte le parking en faisant crisser les pneus. Ce devoir de Veilleur, Stéphane s'y est pleinement investi comme son père avant lui et comme son fils après...

— On n'a même pas fêté son anniversaire hier ! crie Stéphane en frappant le volant du plat de la main. Il a déjà douze ans, douze années vécues sans sa maman, uniquement nous deux. Bastien a souffert, et souffre encore de ce manque dans sa vie. Et aujourd'hui, je me retrouve dans une banlieue triste et inconnue à tenter de retrouver la trace de ce couteau au lieu d'être avec mon

fil. En parlant tout seul, je me perds sur la route... Allez, c'est bon, on se reprend !

Stéphane termine son monologue et se concentre sur la conduite. Au bout de trente minutes, il arrive à destination et se gare près de la villa de Colette. Avant de sortir, il vérifie l'adresse sur internet et sort du véhicule. Il ouvre le coffre et réfléchit en voyant les sacs entassés.

Voyons, je serai qui ? Facteur, pompier, flic, ... Il énumère mentalement les costumes cachés dans les sacs. Finalement, Stéphane empoigne un autre sac et referme le coffre. Ce début de matinée est trop tôt pour un facteur, par contre une fuite de gaz n'a pas d'heure.

Mais un strip tease matinal en pleine rue, ce n'est pas ça. Il se dirige avec son sac vers une baraque de chantier adossée à un immeuble en construction. Forçant la porte, Stéphane se glisse à l'intérieur de ce vestiaire improvisé. Quelques minutes plus tard, un employé du gaz vêtu d'un uniforme un peu plissé regagne la voiture pour mettre le sac dans le coffre.

D'un pas engagé, il se dirige vers l'habitation de Colette. Arrivé sur le perron, il remet de l'ordre dans ses cheveux et repousse bien les lunettes sur son nez. C'est bon, le spectacle peut commencer. Stéphane frappe les trois coups et perçoit à l'intérieur un bruit de glissement. La porte s'ouvre brusquement et une petite mamie emmitouflée dans son plaid apparaît sur le seuil. Levant les yeux vers ce grand personnage, elle l'interroge :

— Monsieur, vous venez pour quoi ?

— Compagnie du gaz, Madame. On nous a signalé une fuite dans le quartier. Je dois examiner les installations des maisons de la rue. Si vous permettez...

Stéphane tente de s'introduire dans la villa, mais Colette n'ouvre pas entièrement la porte.

— Ma fille me dit tout le temps de ne pas laisser les personnes entrer dans la maison, alors je ne peux ...

— Excusez-moi Madame, j'ai oublié de vous présenter ma carte.

Stéphane sort de la poche intérieure de sa tenue une carte plastifiée portant un bandeau tricolore. Il la passe rapidement sous le nez de la mamie et la remet dans sa poche.

Rassurée, Colette s'efface et le laisse pénétrer dans la maison. Guidé par le glissement des chaussons sur le carrelage, le réparateur suit la femme à l'intérieur. Dans la cuisine, il montre du doigt la gazinière.

— Je vais déplacer cet appareil pour vérifier le bon état des tuyaux ; rassurez-vous, je le replacerai correctement ensuite.

Stéphane tire vers lui la gazinière, se penche vers l'arrivée du gaz et se relève aussitôt.

— Il y a un problème, madame. Je suis parti dans l'urgence de l'atelier tout à l'heure et j'ai oublié ma mallette à outils dans la camionnette. Auriez-vous un tournevis à me prêter pour dévisser l'embout du tuyau s'il vous plaît ?

La mamie part fouiller dans ses tiroirs et revient quelques minutes plus tard les mains vides.

Stéphane se réjouit intérieurement et poursuit :

— Ce n'est pas grave, un couteau fera aussi bien l'affaire.

Cette fois-ci, Colette revient avec l'objet demandé.

Le réparateur regarde le couteau.

— Non, celui-ci est trop petit, en auriez-vous un plus grand ?

— Ah, si vous étiez passé plus tôt... Mon premier petit-fils, Axel, en avait amené un avec le gâteau, mais il est parti. Par contre, le gâteau est excellent, si vous voulez, il en reste une grosse part. Moi vous savez, je ne mange pas trop de sucré car...

Stéphane l'interrompt.

— Sauriez-vous s'il a emporté ce couteau loin d'ici ? Je pourrai le récupérer rapidement et terminer la réparation.

— Oh, mon bon monsieur, Axel est parti à Saint Fouillard dans la MJC pour jouer avec son groupe rock. Selon lui, ce couteau serait « top » comme il dit pour les photos de la pochette du CD.

Le visage blême, Stéphane prend rapidement congé de la mamie.

Chapitre 8

Alice Ash

Ça fait seulement trois minutes qu'Axel attend le bus – ressenti quinze – quand enfin il le voit de loin. Ligne 11, rendez-vous à la MJC de Saint-Fouillard pour la répét. Il y a encore beaucoup de détails à caler, le batteur n'est pas encore bien en place sur certains morceaux, il faut revoir quelques enchaînements d'accords, mais dans l'ensemble ça avance bien. Le bus s'arrête devant lui, la porte s'ouvre, il grimpe les deux marches et valide sa carte en lançant un bonjour distrait au chauffeur, perdu dans ses pensées artistiques. Ce dernier lui répond fort jovialement, ce qui est toujours appréciable quand on évolue quotidiennement dans une jungle urbaine souvent hostile.

Le bus est convenablement rempli d'une population hétéroclite, aussi Axel ne trouve pas de place assise. Presque personne ne parle, comme d'habitude, sauf les jeunes ados (ils ne doivent pas avoir plus de treize ou quatorze ans) au fond du bus, et un couple debout qui a le regard brillant d'amour partagé. Le trajet est un peu long, mais il ne se formalise pas de devoir rester debout lui aussi. Il va pouvoir regarder le paysage défiler en laissant filer ses pensées. Il porte ses écouteurs à ses oreilles, choisit rapidement ce qu'il veut écouter. Ce sera aujourd'hui du Jefferson Airplane, rock seventies planant qui hume bon les soirées psychédéliques qu'Axel n'a, à son grand regret, jamais connues. L'époque n'est plus aux rêveries d'un monde meilleur sous ecsta.

Dans l'obscurité de son sac à dos rouge, une lueur bleuâtre passe sur la lame du couteau.

Axel laisse flotter son regard sur les passagers du bus. Une vieille dame qui a l'air acariâtre (tiens, il ne l'a pas vraiment remarquée en entrant, il essaye de se rappeler, elle donnait l'impression d'être toute calme avec son tricot bleu layette sur les genoux et le cliquetis régulier ses aiguilles). Un homme d'un certain âge, avec une grosse moustache, qui renifle avec de plus en plus d'ostentation en regardant un bébé chafouin dans une poussette, alors que la

mère le fusille du regard. Il entend au-dessus de la musique les jeunes ados se chamailler.

Un coup de frein brusque le sort de la torpeur dans laquelle la musique dans ses oreilles l'a plongé. Il retire ses écouteurs et comprend que le chauffeur a failli manquer l'arrêt. Il l'entend grommeler de là où il est, d'autant plus que personne n'entre dans le bus. Il semble que les deux filles qui voulaient le prendre se soient ravisées, peut-être en voyant l'état d'énervement du chauffeur ? Le bus repart, le chauffeur grommelle de plus belle.

Le couteau dans le sac commence à briller.

La jeune mère demande brusquement au moustachu d'arrêter de fixer son jeune enfant de cette façon. « Comment ? » lui demande abruptement l'homme. « Comme un libidineux » répond sans sourciller la jeune femme. L'homme ouvre la bouche pour répliquer, mais la mamie range son tricot en marmonnant qu'en plus, c'est insupportable de l'entendre renifler sans arrêt comme ça, et l'homme lui jette un regard presque haineux. Axel se sent interloqué par cette scène mais son attention est détournée par un éclat de voix. C'est le joli couple, les amoureux, elle vient de lui lancer « Mais arrête avec ça, c'est énervant à la fin ! ». Il semble prendre la mouche et lui parle à l'oreille, calmement, Axel ressent une colère froide émaner de lui.

Autre coup de frein brusque, il manque de tomber et bouscule la passagère devant lui, une étudiante probablement. Il s'excuse timidement et reçoit en retour un « Ouais c'est bon, tu pourrais faire gaffe aussi ! ». Il regarde alors autour de lui à la recherche d'un peu de soutien des autres passagers, qui le dévisagent pourtant avec du reproche dans le regard. Il s'excuse à nouveau petitement et s'accroche plus fermement à la barre du bus. Et remarque qu'encore une fois, personne n'entre et personne ne sort. Les jeunes ados montent le ton, il est question de skate, ou de problèmes avec les devoirs au collège, Axel ne saisit pas bien les tenants et aboutissants, il voit juste le moustachu se diriger vers eux et leur intimant vertement de se calmer, avec

une voix grave et grondante. Les jeunes ados obtempèrent à contre-cœur, avec un regard mauvais.

C'est alors qu'Axel constate que ce bus si calme s'est rempli d'un murmure qui semble peu à peu s'expanser dans l'espace clos. Encore un arrêt, personne ne sort, personne n'entre, le chauffeur râle avec des mots de plus en plus crus, repart avec une conduite nerveuse. Le murmure devient grondement, tout le monde se parle maintenant. Les tons sont secs, mordants, les invectives sont de moins en moins voilées.

L'amoureuse traite son amoureux de « Connard ! » et il lui répond « Tu sais que toi t'es une belle salope ! ».

La jeune mère réprimande son bébé qui chouine en le menaçant de l'abandonner.

Le moustachu, revenu à sa place, est pris à parti par la mamie au tricot glapissante qui le trouve beaucoup trop grossier à son goût. Il lui balance un « Qu'est-ce que t'as, vieille peau ! » avant de repartir engueuler les ados qui avaient recommencé à insulter les passagers, le chauffeur, le bus, leurs profs, leurs parents, la société et la terre entière.

L'étudiante se retourne brusquement vers lui et lui crache : « Si tu recommences à me toucher, petit pervers, je t'en retourne une ! ».

Le couteau dans le sac brille maintenant d'une lumière joyeuse.

Et Axel se rend compte avec stupeur que tout le monde, vraiment tout le monde est en train de se rudoyer sans filtre. Les insultes les plus horribles atteignent ses oreilles, tandis qu'une fillette indique à son grand-père qu'il est, selon elle, une vieille patate poilue. Et c'est comme si une force invisible empêchait les passagers de sortir de cette ambiance étrange, et d'y entrer. L'étudiante se retourne encore une fois vers lui et lui hurle : « Tu veux me violer, petit bâtard, c'est ça, tu veux me violer ? », et Axel remarque de manière impromptue que son sac à dos rouge lui paraît si lourd... Tandis qu'il bafouille une réponse, son esprit s'accroche désespérément à la musique, accords de septième, et si on s'essayait à arranger des standards jazzy à notre sauce rock ça me plairait bien faut que je demande aux autres mais qu'est-ce

qu'il se passe dans ce putain de bus et quand est-ce que j'arrive et qu'est-ce que j'ai bien pu foutre dans mon sac pour qu'il soit si lourd...

Alors que son regard cherche à s'échapper frénétiquement de ce relationnel pour le moins tendu avec l'étudiante, Axel reconnaît par la vitre le quartier de la MJC. Il réussit in extremis à presser le bouton pour demander au chauffeur de s'arrêter, lequel conduit maintenant peut-être un peu dangereusement et freine de manière tellement violente que l'ensemble des passagers, véritablement surpris, a un hoquet de silence. Axel en profite pour se glisser à l'extérieur, il sent brièvement la main de l'étudiante qui agrippe la bretelle de son sac à dos et se retrouve néanmoins sur le trottoir, à moitié abasourdi. Les portes du bus se referment et il démarre lentement. Axel a juste le temps de voir la mamie sortir son tricot de son sac, tandis que le moustachu sourit en direction du bébé. Et que les amoureux s'embrassent à pleine bouche. Axel fronce les sourcils. Mais il est un peu en retard. Il court vers la MJC à en perdre haleine, comme si sa course effrénée pouvait le laver de ce qu'il vient de vivre.

Dans son sac à dos rouge, le couteau s'est terni, presque vexé de l'interruption soudaine du voyage en bus.

Chapitre 9

hannef

Il a beau speeder, Axel est en retard. Ils vont encore râler au studio. Pourtant il a essayé de se débarrasser de ce repas de famille chez mamie Colette. Rien à faire. Il a ingurgité son gigot d'agneau du dimanche en un temps record mais cela n'a servi à rien. Vu l'ambiance, il a bien compris qu'il allait être obligé d'attendre le dessert.

Axel arrive enfin devant les studios de répétition d'où s'élève une cacophonie de sons divers passant de la guitare qu'un fou furieux martyrise à une réplique de théâtre, du Shakespeare peut être. Il se sent mieux, salue en passant Freddy le gérant des lieux et file vers les escaliers pour rejoindre le studio 13. Avant d'entrer dans l'arène, il respire à fond, se colle un sourire sur le visage et écoute un instant ses deux potes jouer sentant déjà ses bras et ses jambes battre au rythme de leur rock.

Ça y est, il y est enfin. Il ouvre la porte capitonnée.

Tom est déjà à fond dans un solo de guitare. Depuis qu'il se laisse pousser les cheveux à la Hendrix, il pense qu'il joue presque aussi bien. Enfin, il s'y croit. Son vrai prénom c'est Thomas mais c'est moins rock and roll à son goût. Alors pour les potes musicos c'est Tom. *Il a pas encore atteint le niveau de son idole mais son riff est pas mal, s'avoue Axel.*

A sa gauche, Luigi accorde sa basse, voûté sur son instrument, toujours avec cet air concentré limite renfrogné, il enchaîne les gammes. Lui il ne veut pas changer de prénom, même si ses deux amis se foutent de lui. Luigi, un prénom qui n'accroche pas avec leur style. Imagine Luigi Bertignac, ça fait con, se marrent les deux autres. M'en fous, il est pas bassiste. Et Luigi Armstrong. Ah ah ah. M'en fous il fait pas de rock.

Luigi défend bec et ongles ses origines italiennes. Son père n'en a pas chié pour rien, lui le sale rital bon qu'à maçonner nos murs. Il est buté et en colère le Luigi, son caractère fait de lui un bon bassiste.

Axel, lui, il aurait préféré Alex, because Orange Mécanique, mais il garde quand même son prénom, dans sa tête il en pense pas moins. Parfois il s’amuse à se maquiller un œil pour monter sur scène. Ils s’en amusent et ça plaît aux nanas alors....

— Ola mon pote, t’as pas l’impression d’être à la bourre. A force de gratter en t’attendant j’en ai des gerçures aux doigts. Cool le repas chez ta p’tite mamie ? Tu t’es fait chouchouter comme tu veux ? Le fils à sa maman il était trop bien là bas ? T’as oublié notre répèt ou bien ?

— C’est bon, charrie pas trop lui répond Axel en se dirigeant vers la batterie. Il jette son sac et son blouson par terre en passant devant Luigi qu’il salue d’un poing dans l’épaule.

— Si tu veux qu’on parle retard, tu vas m’expliquer pourquoi on a loupé la dernière répèt. Qui n’est pas venu parce qu’il était bourré de la veille ? Continue Axel en tendant maintenant le poing vers Tom. Et la fois d’avant, c’est moi qui n’étais pas là ? Sous prétexte que la cousine Daniella arrivait direct de son bled paumée et qu’il fallait pas la louper ?

— oh ! j’t’ai rien dit moi, m’agresse pas, lui répond Luigi. Si t’avais pas claqué la tune du studio dans tes clopes, on aurait pas été obligé d’annuler et de finir dans mon garage à taper sur des poubelles.

— Allez les mecs, on f’ra nos chochottes plus tard, le concert est dans trois jours, je vous rappelle. Allez on attaque par un petit « Paint in black » pour se chauffer lance Tom en jouant les premiers accords de leur morceau préféré des Stones.

Les trois amis enfin réunis autour de leurs instruments commencent la répétition, déjà chauffés par les sons qu’ils arrivent à produire malgré leur prise de tête. C’est l’effet musique, se dit Axel. Quel que soit leur état, les notes les rapprochent et les soudent. Il se met tellement à fond dedans qu’il en casse une baguette.

— Merde, le con. Eh ! Luigi, tu peux me filer une baguette, elles sont dans mon sac. Celle-là devait être un peu vieille.

— Ouais lui répond Luigi qui se dirige vers le sac rouge. Sa main fouille et tout à coup il fait un bond en arrière en secouant la main.

— Merde, t’as foutu quoi dans ton sac ? Il sort sa main qui tient un couteau. C’est quoi ce truc, je me suis coupé le pouce. De rage, il jette le couteau et le sac au pied d’Axel.

— Mon gars, tu fais gaffe, tu abîmes ce couteau et t'es mort. C'est à mamie Colette.

Tom toujours moqueur se fout de lui : "Ah, le couteau à ma petite mamie Colette, bouh, tu vas l'abîmer et je vais me faire gronder"

— Ta gueule Tom, c'est pas le jour. Luigi, file moi les baguettes. On démarre sur nos morceaux ? On joue le premier set sans s'arrêter ok.

Le ton d'Axel ne demande aucune réplique et les trois potes se remettent à leur instrument.

Le son monte, le rythme s'accélère, le groupe entame sa deuxième composition. Chacun est concentré sur sa partition, le regard vers l'intérieur comme s'ils jouaient chacun pour soi. l'ensemble donne malgré tout un bon rock bien lourd.

Fin du set. Tom s'arrête pour allumer une clope. Une clope au bord des lèvres pour jouer, c'est cool. En allant les chercher il se casse la gueule dans le sac rouge, s'empierce dans un câble d'enceinte et tombe face contre terre, le nez à côté du couteau qui luit sous les spots.

— Putain mais c'est pas vrai. Il va nous faire chier jusqu'au bout ton sac ? Merde, je saigne du nez, renifle-t-il dans sa manche. Ton sac, la couleur, c'est rouge sang non ? Because le couteau ? T'en as tué combien avant d'arriver ironise-t-il en fixant la lame. Rouge, couleur du sang et de l'énervement il paraît, c'est peut être pour ça qu'on est un peu tendu, continue-t-il sur le ton de la plaisanterie, histoire de détendre l'atmosphère.

Il rebranche l'enceinte, s'allume la clope qu'il se visse au bord des lèvres et de la tête fait un signe à ses potes qui sourient vaguement. On redémarre ?

A fond dans leur répèt, ils attaquent le deuxième set.

Leur musique prend une tournure qu'ils n'avaient jamais atteinte. De plus en plus rapide et sonore leurs instruments respectifs semblent animés d'une vie indépendante de leur geste. Les doigts courent tout seuls sur les cordes, les pieds et bras rythment ce rock endiablé, les cymbales s'entrechoquent pendant que la grosse caisse tonne invariablement.

Le son monte et s'accélère. Luigi commence à ne plus suivre, il se loupe dans un accord, décroche du tempo, stoppe. Les autres le regardent, de l'incompréhension au fond des yeux. Tout roulait tellement bien, ils ne se sont

jamais senti aussi prêts de leur musique, ils dégoulinent d'une sueur qui sent l'effort. Pourquoi il s'arrête maintenant le Luigi ? l'agacement pointe.

— Stop les gars. Pause. j'en peux plus, j'vous suis plus, j'ai soif.

Il pose sa basse et se dirige vers l'ampli où est posé son verre de bière. Sa main atteint presque le verre quand son regard effleure l'éclair que lance la lame du couteau. Cet instant d'inattention lui fait louper le récipient qui se répand sur l'ampli. Et là, le trou noir. Plus d'électricité.

Le con, il a fait disjoncter le courant, il manquait plus que ça. Tom et Axel engueulent Luigi. Ils ne vont jamais la finir cette répète. Il pouvait pas attendre un peu pour boire ? Et s'il ne sait plus se déplacer sans tomber comme un gros bébé qui apprend à marcher ? Merde, râle Tom qui va remettre en marche le disjoncteur. Et avant d'y arriver l'électricité revient. Ce n'était peut-être pas la faute à Luigi. Axel profite de l'incident pour proposer une pause.

— C'est bon les gars, je crois qu'on a bien avancé. On peut s'arrêter deux secondes. Si on joue aussi bien dans trois jours, on est bon.

— Ouais ! Trop cool. J'ai hâte d'y être. Tu te rends compte, jouer à la Caverne. Nous, petit groupe de p'tits français... c'est stress quand même, le challenge quoi... et pis même si on est bons, c'est pas encore complètement rodé notre concert. On a pu que 3 jours. On va arrêter de faire des conneries et finir en beauté les gars.

— J'y pense pas trop à la date ajoute Luigi, elle me met trop de stress.

— Cool man, si tu renverses plus ton verre, on devrait y arriver.

— T'es vraiment con quand tu t'y mets lui lâche Axel. Et le pied dans le câble c'est qui ?

— Ton sac ducon, c'est de sa faute avec ce putain de couteau dedans. T'es dangereux man !

Les 3 potes d'un seul homme tournent leur regard vers le couteau pendant un quart de seconde comme si quelque chose les attirait dans cette lame.

— Recommence pas Tom ou je t'en balance une, répond Axel qui mime une baffe. On s'embrouillera plus tard. Le plus important pour l'instant c'est de réussir à jouer. Allez on s'y remet.

— Tu te prends vraiment pour le leader aujourd'hui, c'est parce que t'es armé ose Luigi. Il aurait pas dû. Axel lui lance des flammes à travers ses paupières. Ok! Ok! On s'y remet. Calmos on y va. Il vaut mieux approuver. L'ambiance est déjà assez tendue. Avant de reprendre leur instrument et

malgré eux, leur regard se croisent de nouveau sur le couteau. Il paraît plus scintillant à Axel. Il est loin du couteau à mamie. Et pourquoi il l'a pris aussi ? Il ne sait plus.

...trois, quatre.... c'est reparti !

Ils redémarrent plus fort et plus vite on sent la hargne dans leurs notes, l'énervement ne retombe pas . Comme si l'échéance proche du concert les avaient électrisés.

Ils jouent un certain temps une musique qui devient presque incompréhensible.

La guitare stoppe. Surpris, Axel se tourne vers Tom dégoulinant d'une sueur âpre. Son œil, rougi par l'acharnement, croise le couteau qui brille par terre comme s'il les regardait. Axel se questionne, pourquoi il a pris ce couteau de chez mamie Colette ? Il devient malsain de le regarder. Il a l'impression qu'il n'était pas tombé si loin du sac tout à l'heure. Le couteau se déplace ? Il ne peut pas dire son malaise aux autres. Il n'est même plus sûr qu'ils en rigoleraient. Il perçoit les riffs de la basse et se dit qu'ils ne ressemblent plus à du rock. Ils doivent se reprendre.

Luigi s'est arrêté maintenant et reste planté, les bras tombant le long de son instrument, une expression figée lui lacère le visage, il regarde dans le vide.

Il fait de plus en plus chaud dans le studio. On a l'impression que depuis la panne de courant le radiateur s'est mis en marche. Tom, profitant de cette pause imposée, va l'éteindre. Il n'en peut plus. Ce n'est plus de la sueur qui lui dégouline le long du corps, c'est toute l'eau, ou le sang, que contient son corps. Il vire son tee shirt et le jette. En revenant vers sa guitare, il se baisse pour le ramasser . En dessous, le couteau apparaît. De plus en plus brillant et malsain. Un éclair les regarde, c'est un reflet sur le métal ?

Tom s'inquiète, dévisage les autres et au vu de leurs têtes concentrées, presque mauvaises, il ne dit rien. Il se détourne et donne un coup de pied râgeux dans le couteau qui part en vrille jusqu'aux pieds de la batterie. Il sent le regard d'Axel lui percer le dos. Tom se retourne, fixe Axel qui réfrène sa

haine. Tom a encore touché à mamie Colette. Ils se toisent un instant, le couteau les séparant.

La tension palpable entre les deux amis sort Luigi de sa torpeur.

— Eh les mecs, coulos. On va y aller mollo. La chaleur doit nous exciter. Ou y avait quelque chose dans la bière. Il essaye la plaisanterie pour désamorcer la bombe qui menace d'exploser dans le studio . Mais on voit sur son visage l'agacement.

Ils reprennent sans un mot, il fait toujours chaud, le radiateur est déréglé. Les trois potes jouent comme s'ils étaient seuls et habités d'une énergie sans fin. L'ensemble ne ressemble plus à rien. Chaque instrument doté d'une vie propre enchaîne les fausses notes. Les rythmes cassés et sans rapport entre eux déroulent une musique inaudible aux oreilles extérieures. Et malgré les larsens de plus en plus fréquents les contres temps des cymbales, les trois amis donnent l'impression d'une unité. Leurs faces tordues et concentrées, leurs gestes rapides et syncopés forment un ballet harmonieux. Le couteau laissé dans un coin reflète ce groupe étrange et désarticulé. Comme s'il avait coupé chaque nerf, chaque tendon animant le corps des musiciens.

Soudain une corde de Luigi pète. Son regard accuse tout de suite Axel et son couteau d'être responsable. Tom fixe le couteau, il a l'impression qu'il est beaucoup plus prêt de lui qu'avant. Presque à portée de main d'Axel. Leurs voix recommencent à s'engueuler, crient de plus en plus fort des méchancetés qu'ils n'auraient jamais osé se dire.

Axel se penche, sa main attrape le couteau, son regard fou foudroie Tom et revient sur Luigi son bras se lève.....

La porte du studio s'ouvre violemment et là l'homme crie : "C'est pas bientôt fini ce bordel !"

Chapitre 10

NATALIA

Je me suis introduit sans difficulté. Dans sa vie. Dans son sac. Dans ce lieu, dédié visiblement aux accords dissonants des voix et des instruments. À l'entrée, j'ai senti une présence pesante, un homme dont le cœur cognait fort dans la poitrine. Avec d'énormes pognes faites pour le combat à mains nues, dont les phalanges craquelées suintaient de rage et d'espoir déçus.

Le vigile — le gardien du temple — n'a pas fouillé les affaires des adolescents. Grand bien lui fasse, j'inspire à des projets plus grandioses que de finir dans le bide d'un partenaire de ring ou d'un bookmaker véreux. Derrière la double porte qui mène à la salle de spectacle, j'entends violons et violoncelles. Les garçons entrent bruyamment, s'installent au premier rang.

A leurs commentaires graveleux, je comprends que les cordes se composent de jeunes filles aux formes avenantes. Leur irritation est palpable, les archets ne caressent plus les crins, ils les cisailent. A la fin du morceau, les « dégagez bande de nazes » et autres joyusetés haineuses fusent, ainsi qu'une canette de soda et un métronome.

Les garçons battent en retraite en ricanant, fomentant quelque vengeance à l'égard des adolescentes. Au fond du couloir, dans la salle de répétition principale, les instruments utilisés la veille attendent. Une basse, une guitare électrique et une batterie. Axel retire du sac à dos son T-shirt fétiche des Gun's N Roses dans lequel il m'a soigneusement enroulé.

Je sens une brève caresse sur ma lame tranchante dont la soie s'enfonce profondément dans le manche poli par les siècles. Pour un peu, il s'entaillait la pulpe des doigts. Une blessure plutôt stupide lorsqu'on pince des cordes. Axel branche la guitare à l'ampli et devient pour un temps une version imberbe et maigrichonne de son guitariste et chanteur préféré, Axl Rose. Condamné plusieurs fois pour voies de fait, violences conjugales... un type comme je les aime. Mais d'expérience les Américains préfèrent les armes à feu aux armes blanches — si on excepte les méchants dans les slasher movies de Wes Craven... mais voilà que je m'égare.

Je dois me concentrer sur Axel. Les gamins se mettent en place, prêts à balancer du son. Premières mesures. Le pire est qu'ils sont doués. Je me languis au fond du sac. C'est du sang que je leur ferai bien balancer, moi. Avec les stridulations d'un quatuor

à cordes féminin derrière le rideau noir décoré de citrouilles de papier mâché, on rejouerait la scène de la douche de Psychose version Saint-Fouillard et...la musique se tut. Place au véritable chef d'orchestre, voyons ce que je vais pouvoir tirer de ces mômes.

Le vigile concentré sur une retransmission d'un match de MMA reste indifférent aux cris provenant de la salle de répétition. Au contraire de Stéphane. Dans le couloir qu'il remonte en courant, il devine ma présence. Quand ce grand échalias ouvre la porte à la volée en criant d'arrêter leur bordel aux adolescents, Axel est à deux doigts de planter son copain bassiste. Par mon entremise, un couteau dont la malignité exerce encore son pouvoir au XXI^e siècle !

La pièce pue la testostérone et la sueur, je sens aussi la peur, la colère. La frustration. Alors que Stéphane m'arrache des mains d'Axel, j'entends ce dernier gémir, non de douleur, mais de rage. L'homme balance une bordée de jurons en séparant les belligérants, avant de retrouver peu à peu son calme. Du moins en apparence, car c'est d'un geste peu assuré qu'il essuie ses lunettes avec un pan de chemise sorti de son pantalon. Interceptant le regard d'Axel au pied de la grosse caisse où j'ai atterri, il affirme d'un ton sec :

— N'y pense même pas. Je confisque ce couteau.

— De quel droit ? Vous vous prenez pour qui ? C'est du vol ! C'est un objet ancien, très fragile et qui a beaucoup de valeur pour mes parents !

— Je m'en moque éperdument.

— Espèce de sale voleur !

— C'est ça, va te plaindre à la police.

Axel prend à témoin ses amis, restés muets, visiblement choqués par la scène qu'ils viennent de vivre. Je crois même que le bassiste s'est pissé dessus. Stéphane reste indifférent aux vociférations de l'adolescent et m'embarque prestement dans une serviette-éponge qui traîne au sol. Dire que je suis agacé est un euphémisme. Non seulement j'ai échoué, mais me voilà entre les mains d'un... Veilleur ? Le couloir est traversé à la hâte en sens inverse, les filles entament un adagio en ré mineur bien lugubre. Le vigile a quitté son bureau, inutile de songer à une altercation inamicale entre ses poings et le bras armé de Stéphane.

En montant dans sa voiture, le binoclard me pose avec précaution à côté de lui, passe un coup de fil — il rentre à la maison, il va être en retard. La nuit est tombée, le temps est à la pluie et aux embouteillages. Le trajet s'annonce long et pénible. Bien. Un nouveau Veilleur. Inexpérimenté, donc. J'en ai pour preuve la serviette élimée à l'effigie de Bob l'Éponge dans laquelle il m'a enveloppé. Pour me cacher des regards fureteurs ? La poche de son manteau aurait été plus adéquate. Et ma lame peut transpercer le tissu comme son âme en un claquement de doigts.

Stéphane ne se doute pas de l'étendue de mon influence néfaste. Jointures serrées sur le volant, il fait une queue de poisson puis deux, en marmonnant entre ses dents que les vieux devraient être interdits de bagnole, puis engueule un groupe de jeunes traversant au feu rouge au prétexte qu'ils sont déguisés. A la radio, les plus grands tubes de Métal Vomit et Marilyn Manson se succèdent. Le Veilleur se met à hurler dans l'habitacle en injuriant copieusement la programmation de la seule fréquence qu'il arrive à capter ce soir. La colère mène à la violence, Stéphane. Je sens que nous allons devenir amis.

Chapitre 11

Chloé

Rien. Il n'y a rien dans tous ces textes issus du passé. Stéphane se laisse aller contre sa chaise, épuisé. Et désespéré aussi. Comment se débarrasser de ce maudit couteau ? Il est si près du but, il touche la fin de sa quête du bout du doigt... mais elle lui échappe et il pourrait presque entendre le couteau ricaner. Il regarde la liste qu'il a dressée. Ses ancêtres ont tout essayé : le feu de la forge ou d'un volcan, les acides, les explosifs, les éboulements... Il y en a même un qui a tenté de le perdre au milieu d'un océan. Le couteau réapparaît toujours, sans aucune égratignure et prêt à recommencer ses méfaits.

Stéphane regarde autour de lui. Sa chambre ne ressemble à rien, des papiers sont éparpillés partout. Il a négligé les tâches ménagères ces derniers temps, bien trop pris par sa quête. N'a-t-il pas mis toute sa vie de côté ? La nuit est en train de tomber, ce qui lui permet d'avoir une idée de l'heure qu'il est. Autrement, il aurait pu encore rester des heures à fouiller désespérément. Il finit par se lever et se diriger vers la fenêtre. Il craint de ne pas réussir à se débarrasser du couteau. Ou pire encore, de céder à son appel. Il le sent. Sa volonté s'émousse petit à petit sous les attaques de l'outil maléfique. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Et puis... à quoi bon lui résister ? Ne serait-ce pas une libération de laisser le couteau prendre le contrôle ? Il a l'impression d'avoir gâché sa vie à essayer de retrouver cet artefact. Quel père a-t-il donc offert à Bastien ? Son fils... Celui à cause de qui sa femme était morte. Celui qui lui fait ressentir de la culpabilité aujourd'hui. Stéphane serre les poings sans s'en rendre compte. La colère monte en lui. Oui, tout ça, c'est la faute de son fils.

Si Bastien n'était pas né, Stéphane serait sûrement plus heureux maintenant. Rien de tout cela ne serait arrivé et aujourd'hui, il ne vivrait pas avec l'impression d'avoir échoué dans son rôle de père. Inconsciemment, il prend le couteau qu'il a caché sous son matelas pour être sûr que personne ne le trouve. Il le fait tourner entre ses doigts, l'air rêveur. Il observe les détails de la lame et de la garde. C'est un bel objet... Il referme ses doigts sur le manche. L'arme a été moulée pour lui. Il jette un regard vide aux archives et sort de la

chambre. La maison est calme et plongée dans le noir. Il entend seulement Bastien, qui semble se trouver dans la cuisine.

Un pas après l'autre, il descend les escaliers. Une partie de lui commence à s'alerter, se demandant ce qu'il est en train de faire. Stéphane a l'impression d'être détaché de son corps et de toute émotion. Il sait qu'il va commettre un acte terrible, mais il voit cela comme un sacrifice pour son bien. Il a besoin de le faire pour retrouver sa sérénité. Il arrive sur le pas de la porte de la cuisine. Bastien lui tourne le dos. Ce sera si simple. Un seul geste et tout sera terminé. Stéphane prend une grande inspiration et s'apprête à lever le bras pour poignarder l'enfant quand celui-ci se retourne.

« Papa, tu es là ! »

Bastien tient aussi un couteau, mais pas pour un acte meurtrier. Stéphane n'avait pas remarqué la grande citrouille posée sur le plan de travail derrière son fils. L'enfant est en train d'en découper le chapeau.

« Est-ce que tu veux bien creuser la citrouille avec moi ? Tu sais, ce soir, c'est Halloween, ça pourrait être chouette qu'on décore un petit peu. »

Stéphane fixe plonge son regard dans celui de son fils. Il ne voit pas de l'indifférence ou de la colère. Il voit la souffrance d'un enfant qui aime son père malgré tout ce qu'il lui a fait subir. Ses absences. Son manque d'écoute. Son inattention constante. Malgré tout ça, Bastien espère encore réussir à créer un lien avec son père, afin qu'ils forment une famille. Stéphane bafouille :

« Euh, oui, bien sûr, je me doutais que tu voudrais faire ça, j'ai même apporté un couteau plus pratique. »

Stéphane entend le couteau hurler de frustration et de rage, mais il n'écoute pas. Pour une fois, il va mettre son fils au centre de sa vie. Il se place à côté de lui. Ses mains tremblent légèrement. Il attrape la citrouille et plante son couteau dedans, continuant la découpe de son fils. La douleur l'envahit. Le couteau se débat. Stéphane continue tant bien que mal sa tâche, un sourire crispé aux lèvres.

« Ça va papa ?

- Très bien, fiston. Est-ce que tu peux aller chercher un feutre ? Tu pourras dessiner les formes que tu veux sur la citrouille, ça sera plus facile pour la découper. »

Le chapeau est découpé. Stéphane pose le couteau sur le plan de travail. Il doit mobiliser toute sa volonté pour réussir à ouvrir les doigts. L'enfant revint vite à côté de lui.

« Réfléchis-y pendant que je finis de la vider. »

Stéphane enfonce sa main dans la cucurbitacée, attrapant la chair pour l'extraire. Il a l'impression que c'est dans ses entrailles qu'on fouille. Une joie féroce s'empare de lui. Si le couteau semble aussi peu enclin à lui laisser le contrôle, c'est qu'il doit être sur la bonne voie pour l'éliminer. Stéphane regarde son fils, qui lui offre un beau sourire. Une flambée de douleur parcourt son corps. Alors comme ça, l'artefact maléfique n'aime pas que Stéphane essaie de bien faire avec Bastien ? Intéressant...

« Tu te souviens tes premiers Halloween ? J'avais essayé de te coudre un costume, mais j'avais abandonné et on t'avait déguisé en fantôme.

- Avec un drap bleu à fleurs ! Je faisais vraiment pas très peur. »

Stéphane sourit en repensant à ce souvenir. Tout en continuant à préparer la citrouille, il évoque d'autres souvenirs heureux de cette période de l'année. Ils ne sont pas bien nombreux. Stéphane se rend compte avec horreur quel père absent il a été, mais surtout à quel point ce fut injuste pour Bastien. Comment peut-il l'accuser de la mort de sa mère ? Ce n'est qu'un enfant, qui essaie de faire du mieux qu'il peut. Il ne peut s'empêcher de frissonner de dégoût en repensant à ce qui lui a traversé l'esprit seulement quelques minutes plus tôt. À sa grande honte, il ne peut pas accuser uniquement le couteau. Stéphane laisse Bastien dessiner sur la citrouille en continuant à discuter de sujets légers avec lui.

« C'est bon, j'ai fini !

- Elle est terrifiante ta citrouille ! Je ne suis pas sûr d'être rassuré en la croisant cette nuit. »

Bastien se met à rire et Stéphane a le cœur serré en se rendant compte que cela fait bien longtemps qu'il n'a pas entendu ce son. Il attrape le couteau et le plante dans la citrouille, commençant à découper les formes que l'enfant a tracées.

« Bastien, je voulais te dire... je suis vraiment désolé pour ces derniers temps. Et même ces dernières années en fait. Je n'ai pas été présent comme j'aurais dû l'être. Quelque chose réclamait mon attention et je lui ai donné

trop d'importance. Mais c'est fini, d'accord ? Je te le promets, à partir de maintenant, ça va changer. »

Les larmes dévalent ses joues sans qu'il ne cherche à les en empêcher. Une explosion de douleur le saisit, le faisant tomber à genoux. Il lâche le couteau, qui cliquète sur le carrelage du sol.

« Papa ?

- Je t'aime, mon fils. »

Ces mots qu'il n'a jamais dits. Au moment où ils passent ses lèvres, Stéphane se sent soudainement en paix. La douleur disparaît instantanément, il n'y a plus de présence maléfique. Il regarde son fils dans les yeux. Celui-ci semble sur le point de fondre en larmes et Stéphane ouvre grands les bras pour l'accueillir. Bastien se réfugie dedans et se met à sangloter contre son père. Ce dernier ferme les yeux et serre l'être le plus important de sa vie contre lui. Il se fait la promesse de toujours le protéger et de lui offrir la plus belle des vies.

Ce moment d'émotion passé, Bastien s'écarte en essuyant ses joues humides. Stéphane se relève et ramasse le couteau. Il ne ressent rien. Il regarde la citrouille, qui est terminée. Un petit sourire étire ses lèvres. L'amour et le partage sont parfois plus efficaces que la lave d'un volcan. Il baisse les yeux sur le couteau. La larme est un peu tordue et elle ne semble plus tranchante. Il a un instant d'hésitation, puis il se dirige vers la poubelle d'un pas sûr. Il lance le couteau dedans avant de se tourner vers son fils.

« Alors ce soir, soirée film pop-corn, ça te va ? »

Les aventures du Couteau

En d'autres temps...

Trente-trois coups

Christine Bouillon

Quel ennui, mais quel ennui ! Où est le temps où j'avais le couteau sous la gorge en permanence ?

Chaque événement fondamental passait par moi. Soit, j'étais le cerveau de l'action. Soit, et c'était bien sûr ce que je préférais, j'ouvrais le bal en prenant tous les risques nécessaires à la mission. Quel délice de prendre connaissance de son objectif, de mettre une stratégie en place, d'avancer pas à pas, tout en contournant les obstacles. Je n'ai jamais failli à la tâche.

Ce n'est pas une question de vantardise, mais je laisse la fausse modestie à d'autres, car c'est incontestable j'excelle dans mon domaine.

Pourtant, et malgré mes états de service, je ne suis pas épargné. Mon destin vient de me coincer dans cette époque ennuyeuse. L'homme a eu sa chance, des mois de confinement, de solitude pour réfléchir. La Covid a accaparé le monde pour lui dire stop. Mais l'humain se complait dans la plainte, en 2021 il s'accroche à une boîte qu'il tient dans sa main en permanence. Voilà ce que j'ai pu observer lors de mes sorties annuelles :

— Les gens habitent dans des blocs, plusieurs dizaines de familles résident parfois au même endroit sans pour autant se connaître...

— Les moyens de locomotion sont de plus en plus nombreux et leur contrôle semble incertain. On se déplace en roulant, glissant ou volant...

— Toute activité de travail ou de loisirs semble impossible sans en avoir eu au préalable l'autorisation. Les mystérieuses boîtes détiennent apparemment le savoir et certainement le pouvoir absolu.

Cet abrutissement général, pourrait être tout bénéfice pour moi, si j'étais libre. Mais voilà je suis conditionné dans une boîte. Certes mon emballage est plaisant, mais on ne m'amadoue pas avec une jolie marqueterie et un nid douillet en soie. J'ai la désagréable sensation de répéter jour après jour ma cérémonie funéraire. Comment imaginer, qu'un héros comme moi, soit emprisonné de la sorte. J'ai essayé d'en savoir plus, vous vous en doutez. Voilà la réponse que j'ai obtenue à maintes reprises : « Profites de ta Retraite ! Amuse-toi ! » Les humains raffolent de ce concept. Des jours sans fin où rien

ne se passe, juste une sortie annuelle pour participer à un soi-disant événement grandiose. Une mascarade pendant laquelle ils s'amusent du crime et de l'horreur. Heureusement personne ne se méfie de moi. J'ai quartier libre et croyez-moi je ne me gêne pas pour faire un carnage, parce que ces habitants de 2021 et moi vous l'avez compris nous sommes à couteaux tirés.

Chaque année j'aborde cette période enchantée en me remémorant les moments les plus grandioses de ma vie.

Jules César n'était pas bien malin et pour tout dire ça m'arrangeait. Mais la bêtise n'excuse pas tout. Après une énième bataille couronnée par une victoire somptueuse menée par Moi et lui. Je jubilais, bien sûr c'est lui qui remportait les honneurs mais ça m'était bien égal, l'essentiel était que tout se déroule alors selon mes plans.

Le grand homme était facilement malléable, ça n'avait été que du bonheur de le façonner pour n'en faire qu'un pantin. Jour et nuit, nous avons œuvré tel un seul homme. Il s'est retrouvé à terre plus d'une fois, mais je le remettais sur pied et il repartait au front. Sa dépendance était totale. La gloire l'a pourtant détourné de moi. Sa main m'a lâché, au milieu de la souillure des viscères et du sang. Moi son partenaire ! Que dis-je, son maître. Seule une vengeance digne de cet affront m'apaisera peut-être.

Je suis en chasse tel un chien qui a mordu et qui veut retrouver le goût du sang. Je ne suis plus son partenaire, je suis son pire cauchemar. C'est un garçon d'écurie qui a pris soin de moi. Il a nourri le bois de mon manche avec de l'huile, il a affûté ma lame et ensuite précautionneusement il m'a enveloppé dans un linge moelleux qui sentait bon la lavande. J'aurai pu continuer ma route avec lui, il me plaisait bien et il avait une réelle admiration pour moi. Mais seuls Jules César et ma vengeance m'importaient. Le jeune garçon a remis César sur ma route et je me suis débarrassé de lui. J'avoue que je ne suis pas fier de cet épisode que je vais par pudeur garder pour moi.

Je n'ai jamais compris ce que Jules César trouvait à Cléopâtre. Puis il m'a présenté Juliana. C'était elle l'amour de sa vie, elle était tout ce que Cléopâtre n'était pas. C'était un délice de femme.

Pendant que Jules César dormait Juliana venait me retrouver, elle me sortait de mon étui et me cajolait. C'est nuit après nuit que notre relation s'est tissée. Son amant ne lui suffisait pas et je frétiliais de plaisir sous ses caresses. Je venais d'ajouter une nouvelle corde à mon arc, je recevais de

l'amour et j'aimais ça. C'était le moment. J'ai entraîné ma belle jusqu'à son pupitre, elle m'a plongée dans la coupe de vin de César. Depuis quelque temps elle s'arrangeait pour qu'il atteigne de plus en plus vite l'ivresse. Il ronflait bruyamment.

Ma lame l'a guidée et par sa main, j'ai lâché mon venin. Mes premiers mots ont été très forts, par amour pour elle je me faisais un devoir de trahir mon maître. D'après mes dires, Jules César se servait d'elle et de bien d'autres femmes du royaume d'ailleurs afin de trouver une épouse digne de son fils adoré. Elle était en période d'observation et la jugeant médiocre sur tous les plans, il allait bientôt prendre congé d'elle. J'enfonçais le clou précisant que Jules César souhaitait s'amuser encore quelque temps avec sa naïveté avant de rompre. Qu'il fut bon de dénigrer le pauvre homme, alors qu'il était encore repu du plaisir qu'il avait pris entre les bras de sa douce à peine quelques heures plus tôt.

Juliana connaissait bien Brutus, le fils de Jules César, elle sollicita tout naturellement un entretien de sa part. Il était question de son père et leur rencontre devait demeurer secrète. Le soleil avait tout juste atteint son Zenith que Brutus était chez elle, inquiet. Son père était-il souffrant ? Le jeune homme connaissait la passion de César pour cette femme qu'il qualifiait d'admirable et de désintéressée. Elle le rassura, il allait très bien, elle avait assisté par hasard à certaines conversations et elle était outrée. C'était une tragédienne née, elle n'eut pas de difficulté à embobiner le pauvre garçon. César portait régulièrement atteinte à son intégrité d'homme et ce auprès des sénateurs les plus influents. Chaque fois, elle étayait ses propos de quelques faits réels connus du père, du fils et de moi-même.

C'était impossible de mettre en doute sa parole, Juliana a été une partenaire au mérite incontestable. Leurs entrevues durèrent des semaines, le fils s'éteignait peu à peu, mais ce n'était pas suffisant. Au milieu d'une nuit de pleine lune, elle porta le coup final. Voilà la missive que ton père a écrit ce soir, elle devrait être en route mais je l'ai interceptée grâce à mon fidèle valet. Elle avait parfaitement imité l'écriture du grand homme. Ce pli contenait un seul ordre : mettre à mort ce fils qu'il jugeait indigne de lui succéder. Brutus posa un genou à terre, puis une main, c'est alors qu'il me rencontra. Moi et Brutus nous avons poignardé Jules César de 33 coups de couteau. Et tout le

bruit qui a été fait autour de ce crime n'a d'autre objet que ma vengeance.
C'est ce qu'on appelle retourner le couteau dans la plaie.

À cette époque-là, vivre avait un sens.

Les boîtes ne m'ont pas repéré, pas si fiables finalement, demain j'entre en scène et une seule journée me suffit amplement pour inverser le cours de l'histoire.

Son dernier fourreau

Alice Ash

Je n'ai ni nom ni âge. Encore moins de prix, car ma valeur n'a pas d'estimation humaine possible. Et pourtant c'est un homme qui m'a forgé, en des temps immémoriaux, un homme exceptionnel qui m'a doté d'un fil toujours parfait, mon corps de métal d'une pureté surnaturelle, ceint d'un manche de bois veiné... et de la conscience depuis laquelle je te parle en cet instant.

Je viens d'un temps où tu aurais dû te battre en homme pour survivre, au corps à corps, avec seulement ton habileté – et ta chance ! Pourtant, si tu avais eu l'heur de me porter entre tes doigts gourds, tu aurais gagné tes combats. Car j'ai tué, j'ai beaucoup tué, j'ai réclamé le sang, j'ai réclamé des vies, et je les ai eu plus souvent qu'à mon tour. J'ai guidé des mains, j'ai guidé des corps, pour boire encore.

Je me suis nourri de la noirceur de l'âme humaine. Ta violence m'aurait donné vigueur et jeunesse. En échange je t'aurais octroyé l'adresse au combat. Et comme le sang appelle le sang... la mort d'autrui serait devenu ton quotidien, ton pain, ta raison d'être.

Je me souviens...

Je me souviens de cette nuit pendant laquelle j'ai été l'instigateur du drame dont on chante encore aujourd'hui la beauté...

Ces écoeurants amoureux, comment s'appelaient-ils ? Des jeunes gens, bien trop jeunes... Ah oui, Juliette, elle s'appelait Juliette et lui... un nom italien... Roméo, me dis-tu ? Tu dois avoir raison. A cause de cette petite péronnelle, il était devenu mou, Roméo, il voulait fuir le combat. Et moi, j'ai corrompu l'âme de son rival, j'ai réclamé mon dû ! Je n'ai plus la mémoire des noms, j'ai fréquenté trop d'hommes, trop de femmes, trop d'enfants... Comment les appelles-tu ? Tybalt le rival a tué Mercutio le cousin de Roméo ? Comme tu

connais bien cette histoire ! Eh bien sache que c'est moi qui a armé la main dudit Tybalt. Celui que Roméo a tué à son tour pour venger son cousin.

Et après ça, Roméo a été banni.

Et après ça, Roméo est revenu, une seconde trop tôt, pour croire sa Juliette parti dans le monde des morts.

J'en rirais encore. Si le rire faisait parti de mes attributs. Tu me comprends.

Et après ça, Roméo s'est ôté la vie par le poison.

Moi, à sa ceinture.

Mon corps d'acier brillant d'une pâle lueur de joie contenue. J'ai attiré la main de la petite à moi. La violence qu'on retourne contre soi-même est la meilleure que je puisse goûter. Je désirais plus que jamais le sang de cette enfant. Un sang chargé d'amour et de désespoir...

Laisse-moi te raconter le meilleur moment. Elle était poétesse, la gredine, elle a voulu parler avant de se frapper de ma lame. Elle a dit

adieu Roméo adieu mon bel amour adieu enfin mon cœur sera le dernier fourreau de ton poignard

Et ça juste avant que l'autre ne succombe au poison qu'il avait pris la croyant morte. A me faire regretter de n'avoir pas d'yeux pour en pleurer de rire ! Car j'ai connu un grand nombre de fourreaux depuis lors.

Quand j'ai armé la main de Tybalt, je n'avais pas idée que le drame allait fleurir et s'épanouir de la sorte. C'est encore plus beau quand ça forme un tout cohérent, avec parents éplorés et culpabilité du curé. J'avais encore moins idée qu'un des plus grands auteurs de théâtre allait s'approprier mon histoire et la rendre célèbre par delà les siècles et les continents. Crois-moi, ça fait partie de mes succès publics des plus retentissants !

Je regrette maintenant que les occasions soient devenues tellement rares de mettre en valeur l'envergure de mon champ d'action. L'époque n'est plus à la gloire des vrais combats... Peut-être faut-il que je change de pays...

Périple

Bubphie

Le marteau s'écrase lourdement.

— Lot n°0213, couteau type celtique adjudé au monsieur barbu au fond pour 50 €.

Mmmh ma première victime de l'année, comment vais-je bien pouvoir l'utiliser ?

Première étape, l'affûtage. Y'a pas à dire je sens que mon fil mérite d'être redressé. J'espère qu'il a un bon fusil.

Objectif final, retrouver le morveux qui me colle au cul tous les ans ou encore mieux avec son fils, comme ça je termine une lignée de Veilleurs, c'est toujours ça de pris ! Je sens leurs présences, ils sont loin, il va falloir voyager.

Je suis sur place, il est temps de changer de mains, celles-ci commencent à fortement m'ennuyer.

Crissements de pneus sous la pluie automnale, la voiture part en embardée, percute un camion de livraison de journaux qui se renverse et vomit toute sa cargaison dans les fossés humides.

Quelques giclées de sang plus tard. Les flics n'ont pas tardé à se pointer, je les aime bien ceux-là, j'arrive bien à les maîtriser.

Deuxième étape, trouver celui qui fera l'affaire pour la suite.

J'ai trouvé le client idéal. Au bord du burn-out, un chef qui l'humilie constamment, une femme qui croit qu'il ne sait pas qu'elle le trompe avec son meilleur ami, celui-là même qui l'utilise tant comme faire-valoir que pour faire sauter ses amendes. Le cocktail ultime pour en faire un futur fou furieux. Il a déjà commencé, quelques délinquants peuvent en témoigner. Il ne lui manquait plus que moi.

Troisième étape, veiller les Veilleurs.

Objectif intermédiaire, faire couler des hectolitres de sang.

Ce nouveau pantin est au-delà de mes espérances, rarement vu un esprit aussi malléable.

J'ai senti la présence du Veilleur dans ce magasin vieillissant. Que c'est déprimant ces toiles d'araignée partout, je me demande si elles sont d'origine, tout comme le squelette près de la caisse. Ces humains sont d'un mauvais goût.

L'agent Jonchier se dirige vers le fond du magasin d'un pas assuré.

Il est tout près, je le sens. Là ! C'est lui !

Quatrième étape, le prendre en filature. Il finira bien par me mener à son fils. Et là, je n'aurais plus qu'à trouver comment les détruire. Je les égorge tous les deux ? Je laisse le fils regarder son père se vider de son sang avant de le noyer dedans ? Ouuh, il y a tellement de possibilités ! J'en ai le fil qui frémit.

— Bonjour Monsieur, notre magasin va bientôt fermer. Je peux peut-être vous renseigner ?

Mais c'est qui ce vieux schnock ?! Il pourrit mes réflexions ! Mauvais endroit, au mauvais moment... tant pis pour lui !

Et le Veilleur qui s'est fait la malle.

L'agent Jonchier, indifférent au sang qui macule son uniforme, sort du magasin.

Remerciements

Merci infiniment aux auteurs,

Lou Pavilla, Bubphie, Judith Endrès, Michelessi, Didier
Moreau, Priam Demy, Xavier, Alice Ash, hannef, NATALIA,
Chloé, Christine Bouillon,

À hannef pour sa magnifique illustration de couverture,

À Michelessi, Natalia, Marine, Salma pour la relecture
et les corrections,

À Nicolas Brulant et Salma Kirchaoui pour leur aide lors de
l'écriture du scénario

...et rendez-vous pour la prochaine édition !

Mathieu